

UNIVERSITY OF ARIZONA



39001010460171

PAUL CLAUDEL

FEUILLES
DE SAINTS

nrf

GALLIMARD

FEUILLES
DE SAINTS

ŒUVRES DE PAUL CLAUDEL

nrf

POÈMES

ODE JUBILAIRE POUR LE 600^e ANNIVERSAIRE
DE LA MORT DE DANTE, avec un portrait
de l'auteur en lithographie par Raoul
Dufy. (*Epuisé*).

CORONA BENIGNITATIS ANNI DEI.

CINQ GRANDES ODES.

DEUX POÈMES D'ÉTÉ. (*Epuisé*).

LA MESSE LA-BAS.

POÈMES DE GUERRE.

FEUILLES DE SAINTS.

LA CANTATE A TROIS VOIX, suivie de SOUS
LE REMPART D'ATHÈNES et de traduc-
tions diverses (Coventry Patmore, Fran-
cis Thompson, Th. Lowell Beddoes).

CENT PHRASES POUR ÉVENTAILS.

THÉÂTRE

L'ANNONCE FAITE A MARIE, mystère en
4 actes et un prologue.

L'OTAGE, drame en 3 actes.

LA JEUNE FILLE VIOLAINE (première ver-
sion inédite de 1892).

LE PAIN DUR, drame en 3 actes.

L'OURS ET LA LUNE, farce pour un théâtre
de marionnettes.

LE PÈRE HUMILIÉ, drame en 4 actes.

LES CHOÉPHORES, traduit du grec.

LES EUMÉNIDES, traduit du grec.

DEUX FARCES LYRIQUES : PROTÉE. — L'OURS
ET LA LUNE.

LE SOULIER DE SATIN OU LE PIRE N'EST PAS
TOUJOURS SUR.

LE LIVRE DE CHRISTOPHE COLOMB *suivi de*
L'HOMME ET SON DÉSIR.

LA SAGESSE OU LA PARABOLE DU FESTIN.

JEANNE D'ARC AU BUCHER.

L'HISTOIRE DE TOBIE ET DE SARA.

PROSE

UN COUP D'ŒIL SUR L'ÂME JAPONAISE, avec
un portrait par Foujita. (*Epuisé*).

POSITIONS ET PROPOSITIONS I et II.

L'OISEAU NOIR DANS LE SOLEIL LEVANT.

CONVERSATIONS DANS LE LOIR-ET-CHER.

INTRODUCTION A LA PEINTURE HOLLANDAISE.

FIGURES ET PARABOLES.

LES AVENTURES DE SOPHIE.

UN POÈTE REGARDE LA CROIX.

L'ÉPÉE ET LE MIROIR.

ÉCOUTE, MA FILLE.

TOI, QUI ES-TU ?

SEIGNEUR, APPRENEZ-NOUS A PRIER.

MORCEAUX CHOISIS.

PAGES DE PROSE.

L'ŒIL ÉCOUTE.

ÉDITIONS ILLUSTRÉES

PROTÉE, illustré par Daragnès. (*Epuisé*).

L'HOMME ET SON DÉSIR. (*Epuisé*)

CORYMBE DE L'AUTOMNE, par Francis
Thompson, traduit de l'anglais, illustré
par André Lhote. (*Epuisé*).

VERLAINE. Poème orné de 12 gravures sur
bois par André Lhote. (*Epuisé*).

SAINTÉ GENEVIÈVE. Poème, illustré de
24 figures aux deux encres, gravées sur
bois suivant le procédé japonais par

M. Boukotou Igami, d'après les origi-
naux dessinés, sur les idées de l'auteur,
par M^{me} Andrey Parre. (*Epuisé*).

LE SOULIER DE SATIN, avec frontispices par
José Maria Sert.

LA LÉGENDE DE PRAKRITI, avec un frontis-
pice par Jean Charlot.

LE LIVRE DE CHRISTOPHE COLOMB, illustré
par Jean Charlot.

DODOITZU, illustré par R. Harada.

PAUL CLAUDEL

FEUILLES DE SAINTS

nrf

GALLIMARD

25^e édition

Il a été tiré de cette édition, après impositions spéciales, cent neuf exemplaires in-quarto tellière sur papier vergé Lafuma-Navarre au filigrane de la Nouvelle Revue Française, dont neuf exemplaires hors commerce marqués de A à I, cent exemplaires réservés aux bibliophiles de la Nouvelle Revue Française, numérotés de I à C, et trois cent quatre-vingt-treize exemplaires sur papier vélin pur fil Lafuma-Navarre, dont treize exemplaires hors commerce marqués de a à m, trois cent cinquante exemplaires numérotés de 1 à 350, et trente exemplaires d'auteur hors commerce numérotés de 351 à 380.

Il a été tiré en outre, en juillet 1946, mille quarante exemplaires sur héliona Navarre dont neuf cent quatre-vingt-dix exemplaires numérotés de 1 à 990 et cinquante exemplaires hors commerce numérotés de 991 à 1040.

Ces exemplaires portent la mention : EXEMPLAIRE SUR HÉLIONA et sont reliés d'après la maquette de Paul Bonet.

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous les pays, y compris la Russie.

Copyright by Librairie Gallimard, 1925.

VERLAINE

I. LE FAIBLE VERLAINE

L'enfant trop grand, l'enfant mal décidé à l'homme,
plein de secrets et plein de menaces,
Le vagabond à longues enjambées qui commence,
Rimbaud, et qui s'en va de place en place,
Avant qu'il ait trouvé là-bas son enfer aussi
définitif que cette terre le lui permet,
Le soleil en face de lui pour toujours et le silence le
plus complet.
Le voici pour la première fois qui débarque, et
c'est parmi ces horribles hommes de lettres et
dans les cafés,
N'ayant rien autre chose à révéler, sinon qu'il a
retrouvé l'Eternité.
N'ayant rien autre chose à révéler, sinon que nous
ne sommes pas au monde !

Un seul homme dans le rire et la fumée et les
bocks, tous ces lorgnons et toutes ces barbes
immondes,

Un seul a regardé cet enfant et a compris qui c'était,
Il a regardé Rimbaud, et c'est fini pour lui désor-
mais

Du Parnasse Contemporain et de l'échoppe où l'on
fabrique

Ces sonnets qui partent tout seuls comme des
tabatières à musique !

Ni rien ne lui est plus de rien, tout cassé ! ni sa
jeune femme qu'il aime.

Pourvu qu'il suive cet enfant, qu'est-ce qu'il dit
au milieu des rêves et des blasphèmes ?

Comprenant ce qu'il dit à moitié, mais cette moitié
suffit.

L'autre regarde ailleurs d'un œil bleu, innocent de
tout ce qu'il entraîne après lui.

Faible Verlaine ! maintenant reste seul, car tu ne
peux aller plus loin.

Rimbaud part, tu ne le verras plus, et ce qui reste
dans un coin,

Écumant, à demi-fou et compromettant pour la
sécurité publique,

Les Belges l'ont soigneusement ramassé et placé
dans une prison en briques.

Il est seul. Il est en état parfait d'abaissement et de dépossession.

Sa femme lui notifie un jugement de séparation. La Bonne Chanson est chantée, le modeste bonheur n'est plus.

A un mètre de ses yeux, il n'y a plus que le mur qui est nu.

Dehors le monde qui l'exclut, et, au dedans, Paul Verlaine,

La blessure, et le goût en lui de ces choses qui sont autres qu'humaines.

La fenêtre est si petite là-haut qu'elle ne permet de voir que l'azur.

Il est assis du matin jusqu'au soir et regarde le mur :

L'intérieur où il est de ce lieu qui le préserve du danger,

De ce château par qui toute la misère humaine est époncée.

Pénétré de douleur et de sang comme le linge de la Véronique !

Jusqu'à ce qu'y naisse enfin cette image et cette face qu'il implique,

Du fond des âges rédivive au devant de sa face hagarde,

Cette bouche qui se tait et ses yeux peu à peu qui
le regardent,
L'homme étrange peu à peu qui devient mon Dieu
et mon Seigneur,
Jésus plus intérieur que la honte, qui lui montre et
qui lui ouvre son Cœur !

Et si tu tentas d'oublier le pacte à cette heure que
tu fis,
Lamentable Verlaine, poète, oh, comme tu t'y es
mal pris !
Cet art honorablement de vivre avec tous ses
péchés
Qui sont comme s'ils n'étaient pas, du moment où
nous les tenons cachés,
Cet art qui nous vient comme de cire d'accommo-
der l'Évangile avec le monde,
Comme tu n'y as rien compris, espèce de soudard
immonde !
Glouton ! que le vin dans ton verre fut court et
que la lie en fut profonde !
La mince couche d'alcool dans ton verre et le sucre
artificiel,
Comme tu te pressais d'en finir afin de trouver le
fiel !

Que le marchand de vins fut court à côté de l'hôpital !

Que la triste débauche fut courte à côté de la pauvreté fondamentale,

Vingt années par les rues Latines si grande qu'elle fut un scandale à tous les yeux,

Privation de la terre et du ciel, manque des hommes et manque de Dieu !

Jusqu'à ce que, le fond même de tout, il te fut permis d'y mordre,

D'y mordre et de mourir dessus cette mort qui était selon ton ordre,

Dans cette chambre de prostituée, la face contre la terre,

Aussi nu par terre que l'enfant quand il sort tout nu du ventre de sa mère !

II. L'IRRÉDUCTIBLE.

Il fut ce matelot laissé à terre et qui fait de la
peine à la gendarmerie,
Avec ses deux sous de tabac, son casier judiciaire
belge et sa feuille de route jusqu'à Paris.
Marin dorénavant sans la mer, vagabond d'une
route sans kilomètres,
Domicile inconnu, profession, pas..., « Verlaine
Paul, homme de lettres »,
Le malheureux fait des vers en effet pour lesquels
Anatole France n'est pas tendre :
Quand on écrit en français, c'est pour se faire com-
prendre.
L'homme tout de même est si drôle avec sa jambe
raide qu'il l'a mis dans un roman.
On lui paye parfois une « blanche », il est célèbre
chez les étudiants.
Mais ce qu'il écrit, c'est des choses qu'on ne peut
lire sans indignation.

Car elles ont treize pieds quelquefois et aucune signification.

Le prix Archon-Despérousses n'est pas pour lui, ni le regard de M. de Montyon qui est au ciel.

Il est l'amateur dérisoire au milieu des professionnels

Chacun lui donne de bons conseils ; s'il meurt de faim, c'est sa faute.

On ne se la laisse pas faire par ce mystificateur à la côte.

L'argent, on n'en a pas de trop pour Messieurs les Professeurs,

Qui plus tard feront des cours sur lui et qui seront tous décorés de la Légion d'honneur.

Nous ne connaissons pas cet homme et nous ne savons qui il est.

Le vieux Socrate chauve grommelle dans sa barbe emmêlée ;

Car une absinthe coûte cinquante centimes et il en faut au moins quatre pour être soûl :

Mais il aime mieux être ivre que semblable à aucun de nous.

Car son cœur est comme empoisonné, depuis que
le pervertit

Cette voix de femme ou d'enfant — ou d'un ange
qui lui parlait dans le paradis !

Que Catulle Mendès garde la gloire, et Sully-Prudhomme ce grand poète !

Il refuse de recevoir sa patente en cuivre avec une
belle casquette.

Que d'autres gardent le plaisir avec la vertu, les
femmes, l'honneur et les cigares.

Il couche tout nu dans un garni avec une indifférence
tartare.

Il connaît les marchands de vins par leur petit
nom, il est à l'hôpital comme chez lui :

Mais il vaut mieux être mort que d'être comme les
gens d'ici.

Donc célébrons tous d'une seule voix Verlaine,
maintenant qu'on nous dit qu'il est mort.

C'était la seule chose qui lui manquait, et ce qu'il
y a de plus fort,

C'est que nous comprenons, tous, ses vers maintenant
que nos demoiselles nous les chantent, avec
la musique

Que de grands compositeurs y ont mise et toute
sorte d'accompagnements séraphiques !

Le viel homme à la côte est parti ; il a rejoint le
bateau qui l'a débarqué

Et qui l'attendait en ce port noir, mais nous
n'avons rien remarqué,

Rien que la détonation de la grande voile qui se
gonfle et le bruit d'une puissante étrave dans
l'écume.

Rien qu'une voix, comme une voix de femme ou
d'enfant, ou d'un ange qui appelait : Verlaine !
dans la brume.

A LA MÉMOIRE DE GEORGES DUMESNIL

Le Docteur, celui qui enseigne ce qu'il sait, est solennellement comparé dans l'Écriture

Au Père de famille parmi les siens qui leur partage la nourriture.

Cet enfant que la Toute-Science nous donne afin d'achever ce qu'Elle fit,

On parle, joie de le regarder dans les yeux et de voir tout-à-coup qu'il a compris.

Cette parole qui n'était que pour lui seul et que Dieu on ne sait d'où nous remet,

Joie de voir qu'il l'a reçue en plein et qu'elle a porté en lui comme un trait,

Joie, ce qui était notre profonde raison d'être et notre grand secret.

Dans les yeux de quelqu'un de vivant de voir une fois de plus que c'est vrai.

Et de puiser dans les yeux humains la leçon même qu'on leur explique,

La grande science des Sept Jours de Dieu qui se déploie comme de la musique !

Tel Dumesnil, à la face de son temps, qui fut chrétien.

Qui n'a cessé de combattre pour Dieu, c'est à lui que la bénédiction des pacifiques appartient.

Heureux qui, sachant ce qu'il faisait, opta dans le milieu de ses années !

La Sagesse dès ce moment fut pour lui comme une mère honorée.

Elle a été pour lui plus que l'or, c'est elle qu'il s'est proposée pour soleil.

Le chemin devant cette porteuse de croix revêt une splendeur vermeille.

C'est elle qui marche devant lui et lui ouvre toutes choses une à une.

Comme Dieu a du respect pour toutes, lui-même a de la joie pour chacune.

Celle-là qui n'est jamais née, il dit que c'est Celle-là seulement qui ne sera jamais vieille.

Pour souffrir la nuit désormais, il faudrait qu'elle ne fût pas le soleil !

Et quand on n'a regardé qu'elle seule et qu'on l'a enseignée si longtemps.

Comment faire, autre part qu'en Dieu désormais, soi-même pour ne pas en être participant ?

BALLADE

Les négociateurs de Tyr et ceux-là qui vont à
leurs affaires aujourd'hui sur l'eau dans de
grandes imaginations mécaniques,

Ceux que le mouchoir par les ailes de cette mouette
encore accompagne quand le bras qui l'agitait a
disparu,

Ceux à qui leur vigne et leur champ ne suffisaient
pas, mais Monsieur avait son idée personnelle
sur l'Amérique,

Ceux qui sont partis pour toujours et qui n'arrive-
ront pas non plus,

Tous ces dévoreurs de la distance, c'est la mer elle-
même à présent qu'on leur sert, penses-tu qu'ils
en auront assez ?

Qui une fois y a mis les lèvres ne lâche point
facilement la coupe :

Ce sera long d'en venir à bout, mais on peut tout
de même essayer.

Il n'y a que la première gorgée qui coûte.

Équipages des bâtiments torpillés dont on voit les
noms dans les statistiques,

Garnisons des cuirassés tout à coup qui s'en vont
par le plus court à la terre,

Patrouilleurs de chalutiers poitrinaires, pension-
naires de sous-marins ataxiques,

Et tout ce que décharge un grand transport pêle-
mêle quand il se met la quille en l'air,

Pour eux tous voici le devoir autour d'eux à la
mesure de cet horizon circulaire.

C'est la mer qui se met en mouvement vers eux,
plus besoin d'y chercher sa route.

Il n'y a qu'à ouvrir la bouche toute grande et à se
laisser faire :

Ce n'est que la première gorgée qui coûte.

Qu'est-ce qu'ils disaient, la dernière nuit, les passa-
gers des grands transatlantiques,

La nuit même avant le dernier jour où le sans-fil
a dit : « Nous sombrons ! »

Pendant que les émigrants de troisième classe là-
bas faisaient timidement un peu de musique

Et que la mer inlassablement montait et redescen-
dait à chaque coupée du salon ?

« Les choses qu'on a une fois quittées, à quoi bon
leur garder son cœur ?

« Qui voudrait que la vie recommence quand il sait
qu'elle est finie toute ?

« Retrouver ceux qu'on aime serait bon, mais
l'oubli est encore meilleur :

Il n'y a que la première gorgée qui coûte. »

ENVOI.

Rien que la mer à chaque côté de nous, rien que
cela qui monte et qui descend !

Assez de cette épine continuelle dans le cœur, assez
de ces journées goutte à goutte !

Rien que la mer éternelle pour toujours, et tout à la
fois d'un seul coup ! la mer et nous sommes
dedans !

Il n'y a que la première gorgée qui coûte.

En mer, janvier 1917.

/

A LA MÉMOIRE
DE L'ABBÉ DANIEL FONTAINE

CURÉ DE SAINT-ANTOINE DES QUINZE-VINGTS

Heureux qui derrière l'autel a trouvé un médecin
et non pas un juge mais un père.

Le prêtre dans une humilité profonde, sans aucun
étonnement jamais et sans colère,

Patient, et la bourse, à ce fils prodigue, une fois
encore ouverte pour y puiser,

Sachant que la grâce toujours abonde par-dessus
le péché.

« Je fais le ferme propos... » Oui, et j'aurai fait les
mêmes fautes demain ou cet après-midi.

C'est vrai que le diable est obstiné, — mais je suis
encore plus bête que lui.

On ne me tuera pas si vite, j'ai appris à ne pas rester par terre comme une pierre et comme une chose en bois.

Quand je tomberais à chaque minute, je me relèverai soixante-dix-sept fois !

C'est dans les livres qu'on voit ces âmes d'un seul coup rincées et une seule fois pénitentes.

Si je ne puis marcher debout, eh bien j'avancerai à plat ventre !

Et voici de nouveau le dimanche implacable, et que c'est amer ;

Cette faute à remâcher avec le goût qu'elle a qu'on avait promis précisément de ne pas faire !

Que Dieu nous donne alors un père et non pas ce professeur béant et consterné.

C'est son métier de toucher à ça et il faut autre chose que moi pour faire peur à l'apôtre des chiffonniers.

Me voici de nouveau agenouillé devant toi, regarde, prêtre !

Regarde mon âme, père des pauvres et consolateur des hommes de lettres.

Ce n'est pas la première fois qu'on t'apporte tous ces espèces de damnés mal bouillis, ces débiles et ces malades,

Et ce pauvre homme sous l'absolution qui te regarde avec sa gueule en marmelade !

Parle et dis-moi ces mots que le monde ne comprend pas.

C'est Jésus-Christ que j'entends et qui me conseille tout bas.

Et je crois que demain je serai avec toi dans le Paradis,

Tenant le pan de ta robe sacerdotale dans ma main, simplement parce que tu me l'as promis.

Copenhague, février 1921.

SAINTE CÉCILE

La fête de Sainte-Cécile se célèbre au mois de novembre,

Et comme ces fruits de l'automne finissent pour mûrir que l'on met en chambre,

C'est le temps qu'à pleines charrettes nous voyons décharger à la porte de nos basiliques,

Timbales, trombones, contrebasses, les pupitres et tous ces vases de musique,

Pour soutenir la voix de quatre cents choristes vigoureux ;

C'est tout le son de la terre et de l'homme ensemble, savant et mûr, en ce jour que nous consacrons à Dieu.

Mais dans le printemps des persécutions, parmi les branches ruisselantes,

Cécile, avant toutes les fleurs, fut le premier oiseau
qui chante,

Trois notes seulement, ce qu'il sait ! écoute, l'hiver
est fini,

L'affreux hiver païen, la tristesse de ce qui est mort
et pourri.

La vierge qui n'a point fait de mal, l'enfant qui dit,
plein d'allégresse, ce qu'il sait,

Bourreau ! c'est en vain que tu t'y prends à trois
fois pour l'exterminer !

Fi ! ennemi de la joie ! tu ne peux, avec ta grande
arme de fer,

Dans cette gorge modulante interrompre la gamme
involontaire !

Chaque fois que de tout ton poids tu tapes pour
la terrasser,

La mélodie toute puissante redresse la tête
cassée !

Ainsi, quand c'est fini du docteur qui riposte et
qui argumente,

Quand elle ne peut plus parler, écoute l'église qui
chante !

La robe de Cécile est rouge et le sang vient à chaque
coup plus fort !

Entends, plus haute à chaque coup, cette voix
victorieuse de la mort !

Jusqu'à ce qu'enfin tout à fait séparé de l'enfant
qui ne le peut plus retenir,
Le jubilant Alleluia monte dans l'inextinguible
saphir !

SAINT GEORGES

PATRON DE VILLENEUVE-SUR-FÈRE

« Ce n'était qu'un sale dragon », dit Saint Georges,
« une espèce de grande limace dégoûtante il n'y
a qu'à le regarder, et ce que les savants ont bien
raison d'appeler un reptile !

Le voilà qui répand tout, bêtement, par la panse !
c'est moi-même qui lui ai fait ce grand trou, et
l'on ne m'aurait jamais fait croire que ce fût
aussi facile !

Au milieu de ces torrents de flamme offensive et
de fumée, et toutes ces culbutes pour la galerie
pittoresque et cette gueule au-dessus de moi
comique et furibonde,

Tellement que je ne pouvais pas m'empêcher de
rire, cependant que je lui crevais la bonde !

Prends ma main, petite fille, je vais ôter mon gant,
et je sais ce que tu penses, mais ne le dis pas :

Il n'y aurait pas grand chemin à faire pour savoir
comme il fait bon entre mes bras.

Je suis Georges le cavalier, c'est ma main, et je ne
t'empêcherais pas de prendre le reste aussi si tu
le pouvais.

Mais attention à ce cheval nerveux qui déjà se
ramasse sur les jarrets !

Qu'espérer de moi que tu vois agencé avec un pareil
animal ?

Et le dragon n'a rien pu contre toi, mais n'approche
pas trop près de l'aigle avec ses grandes ailes
brutales ! »

Il parle, et il est content de vivre, et ce qu'il ne
sait pas encore,

C'est que son âme va essayer de faire tout à l'heure,
lui qui était si fier de son corps !

Ce que son âme va essayer de faire, pas autant
qu'elle y réussira !

Et cette fois il n'a plus ce cheval entre ses jambes
ramassé et cette lame qui fait si bien à son bras,

Et cette armure fine et souple, et cette arme à son
point transperçante comme l'éclair !

Ses mains, il se les est fait attacher, et le voici tout
nu jusqu'à l'âme et jusqu'à la chair,

Nu comme l'enfant nouveau-né et comme le poète généreux qui se livre tout entier sans défense,

Nu comme cette fille jadis et par la simplicité émule de son innocence !

— Ce que son âme va essayer aujourd'hui avec la complicité de ce monde qui l'entoure.

Comment le monde s'est-il arrangé pour qu'il soit si faible contre l'Amour ?

Toute cette combinaison de la Grèce et de l'Asie avec Rome, si bien faite, et cette rangée de colonnes devant lui qui encadrent le Liban deux par deux,

Ce sacrifice tout seul qui fume du centre des villes concaves et bleues,

Cette loi sans aucun mouvement pour toujours, et ces grands peuples entre leurs rives aplanis, et Jupiter au ciel qui tonne ridiculement quand il pleut,

Tout cela, Georges, l'aurait fait qu'il ne le comprendrait pas mieux.

Ces philosophes venus de si loin pour le voir, ce magistrat qui plaide avant tant d'éloquence contre lui,

Impossible de se défendre envers eux d'une espèce de sympathie.

Il n'est pas un de leurs arguments qu'il ne connaisse par cœur.

Que ces roses sentiraient bon, si déjà il n'avait respiré leur odeur !

Tout est indéchirable, tout est clair, tout est visible de bout en bout.

Jamais, à qui aurait envie de le posséder, le monde ne s'est ainsi montré d'un seul coup.

Il est vraiment complet sous mes yeux, je n'ai rien à lui reprocher, rien ne lui manque, rien ne manque à son insuffisance.

Je comprends qu'on lui apporte aujourd'hui avec moi cette chose contre laquelle il n'a point de puissance.

On l'aurait fait exprès que tout ne pourrait pas être plus mis ensemble qu'aujourd'hui.

Georges voit que lui peut se passer du monde, mais le monde ne peut se passer de lui.

Il est là autour de son corps attaché, qui le menace et qui le supplie.

Ce n'est plus seulement hors de lui le dragon comme un moustique énorme pour l'insulter :

Au plus intérieur de son âme c'est en lui que la lutte est reportée.

C'est chacun de ses instincts, c'est chacune de ses facultés qu'on essaye l'une après l'autre.

« Si vos dieux n'ont pas pu l'emporter sur moi, je dis que c'est bien leur faute.

Pour être les plus forts contre moi, il n'aurait pas fallu que je les connusse de si près.

Il fallait qu'ils s'y prissent autrement pour me cacher leurs ressources et leurs traits.

Pour me gagner, ils se sont montrés à moi, mais il se trouve précisément que c'était assez.

La possession en se mêlant à moi qu'ils me donnent me suffit pour la refuser.

Les choses que vous me proposez sont-elles si durables pour que je cesse ?

Il est déjà trop facile de voir que je ne puis en accepter une seule qu'en me privant du reste.

Et si c'est vraiment de prendre Georges le cavalier, si c'est de m'empêcher d'être libre qu'il s'agit,

Il faudrait trouver pour cela tout de même autre chose que de m'ôter la vie ! »

Donc on lui a coupé la tête, c'est fini, mais qu'advient-il, on n'en trouve plus trace dans la légende,

De cette vierge qu'il sauva du dragon jadis, non loin de Tyr-la-Grande ?

Le dragon, on en vient à bout d'un coup d'épée.

Mais une femme, et qui sait que Dieu lui a envoyé ce Georges tout exprès, comment penserons-

nous que ce soit si facile de s'en débarrasser ?
Maintenant, pour se défaire d'elle, il faudrait
d'abord que l'on montrât à Georges où elle est !
Elle a demandé à Dieu d'être tellement perdue avec
lui dans son cœur que ce lui soit à jamais pour
toujours impossible au dehors de la retrouver.
Et s'il est vrai que l'âme dépouillée de son corps et
de ce qui était autour d'elle opaque et immobile.
Ne peut être comparée qu'à un cri et à ce mouve-
ment pur de la substance intelligente et affective.
Qui, avec des rémissions et des pauses, en une
phrase qui est elle-même,
Et dans l'extrême réalisation de ses moyens dit Ce
qu'il est à Celui qu'elle aime,
Ainsi Georges comme une flamme resplendissante
aujourd'hui et comme la sonnerie aux quatre
coins de la terre de la trompette aiguë et grave.
S'étonne de ce qui à sa sommation parfois se mêle
de mystérieux et de suave.
Une femme par ailleurs que son propre cœur et
dans sa propre voix je ne sais qui d'ineffable et
d'étranger,
Qui, si lui-même se taisait, il entend que cela ne
cesserait pas de remercier !

SAINT JOSEPH

Quand les outils sont rangés à leur place et que le
travail du jour est fini,

Quand du Carmel au Jourdain Israël s'endort dans
le blé et dans la nuit,

Comme jadis quand il était jeune garçon et qu'il
commençait à faire trop sombre pour lire,

Joseph entre dans la conversation de Dieu avec un
grand soupir.

Il a préféré la Sagesse et c'est elle qu'on lui
amène pour l'épouser.

Il est silencieux comme la terre à l'heure de la rosée.

Il est dans l'abondance et la nuit, il est bien avec
la joie, il est bien avec la vérité.

Marie est en sa possession et il l'entoure de tous côtés.

Ce n'est pas en un seul jour qu'il a appris à ne plus être seul.

Une femme a conquis chaque partie de ce cœur maintenant prudent et paternel.

De nouveau il est dans le Paradis avec Eve !

Ce visage dont tous les hommes ont besoin, il se tourne avec amour et soumission vers Joseph.

Ce n'est plus la même prière et ce n'est plus l'ancienne attente depuis qu'il sent

Comme un bras tout à coup sans haine l'appuiement de cet être profond et innocent.

Ce n'est plus la Foi toute nue dans la nuit, c'est l'amour qui explique et qui opère.

Joseph est avec Marie et Marie est avec le Père.

Et nous aussi, pour que Dieu enfin soit permis, dont les œuvres surpassent notre raison,

Pour que Sa lumière ne soit pas éteinte par notre lampe et Sa parole par le bruit que nous faisons,

Pour que l'homme cesse, et pour que Votre Règne arrive et pour que Votre Volonté s'accomplisse,

Pour que nous retrouvions l'origine avec de profondes délices,

Pour que la mer s'apaise et pour que Marie commence,

Celle qui a la meilleure part et qui de l'antique
Israël consomme la résistance,
Patriarche intérieur, Joseph, obtenez-nous le
silence !

SAINTE COLETTE

A l'heure où, dans la brume du Nord, vivement se
lève le soleil écarlate,
Colette, comme de la graine mûre voit son mur qui
se fend et qui éclate,
Le mur de ce petit logis pour toujours qu'elle s'est
fait à douze pas du Saint-Sacrement,
Avant que de la part de Dieu arrive l'ordre clair et
blanc.
Pour la reclure désormais, plus besoin de cet œuf
de pierre,
Elle est libre dans le sel, elle est ensevelie dans la
lumière !
Dieu qui voit le bien avant le mal ne lui écrit pas
une tâche temporelle,

Tous les maux de France et de Chrétienté à guérir
et chacun par une attention personnelle.

Ce qui était de l'Enfer, en sept jours elle l'a regardé
jusqu'au fond,

Ce barreau de fer dans sa main tordu comme une
chandelle qui fond.

Il ne s'agit pas de rivaliser avec le mal et de se
casser la tête sur le diable,

Mais naturellement de proliférer par le pied comme
une plante, fournir à ce péché qui abonde la
fleur qui lui soit totalement inconciliable.

Ainsi pendant que les guerriers font la guerre et que
tous ces méchants taquins tracassent alliances
et politique,

La nature au revers d'une colline toute seule
recopie un lys magnifique !

Sans cesse en route comme une aiguille diligente à
travers la France déchirée,

Colette en recoud par dessous les morceaux avec la
charité.

Dieu a choisi cette Innocente qui ne sait absolu-
ment ce qu'elle fait.

Cette aveugle qui ne voit que ce qu'Il lui montre et
qui ne Le contredit jamais.

Mère de toutes ces bouches grandes ouvertes et de
tous ces oisillons dans le trou du mur,

Qui de nul autre que Lui seul chaque jour attendent leur nourriture.

Satan fait son œuvre à son aise et il ne sait pas que son jour est déjà fini.

Et cependant qu'est-ce qu'on a vu de nouveau sur ces chemins qui sont entre Rome et Paris ?

C'est quelque chose d'important cette charrette ? et dedans cette grande femme en pauvre robe d'étamine,

Qui vacille les yeux ouverts comme morte entre les bras de sœur Perrine ?

Constance, un endroit qui est si intéressant pour un homme d'Etat, et cette espèce de pape là-bas qui a le nom de la lune au fond de sa Catalogne,

Il faudrait en détourner les yeux ? et comment voir cette mendiante couleur de poussière qui chemine à travers la Bourgogne ?

Il y n'a que les moulins à vent ordinaires, et ce champ d'avoine pauvre, et sur le coteau montant et pierreux,

Quatre ou cinq femmes et paysans à la file, et Colette la première sur son âne qui regarde Dieu.

L'ARCHITECTE

A la mémoire de l'architecte Sainte-Marie Perrin.

L'architecte est celui qui a vocation par son art
d'édifier quelque chose de nécessaire et de per-
manent,

Non pas pour être regardé seulement ou compris,
mais pour que l'on vive dedans,

Quelque chose de par des murs et le toit d'où le
reste du monde est exclu, et où celui qui est une
fois entré

Ne voit partout que la manière dont un autre pour
lui d'avance a pensé à sa mesure et à sa commo-
dité.

Heureux qui passe sa vie puissamment et gaie-
ment dans le plâtre et dans les copeaux,

Et qui au faîte de la maison qu'il a faite — une de plus, — commande que l'on arbore le drapeau !
Heureux de qui la demeure quand il la reconnaît
au loin abritée par le toit ample et mûr
N'est pas une souffrance pour l'œil, une insulte
pour la nature !

Heureux celui qui ayant pris femme devant Dieu
assume entre le chemin et le sillon

La demeure qui ne fut pas faite pour un jour, mais
pour toutes les générations !

Tel sur sa colline posté, à l'entrée de ce qu'on
appelle le Val-Romain,

Hostel, dont la tour pointue entre les châtaigniers
ronds et les grands séquoïas américains

Domine tout ce paysage que fait le Rhône jus-
qu'aux glaciers savoyards,

Et que ce piéton qui arrive d'Allemagne, avec
peine jadis atteignait dans le pas lent des bœufs,
tard.

Successeurs de Mithra Syrien sous son toit de
pampré qu'ici fréquentait le colporteur interna-
tional,

Les anciens Ducs du côté de la forêt ont levé la
paroi septentrionale,

Tandis que sous les Rois Français fut aménagée la
partie du midi tranquille et chaude,

Toute en façade et terrasses de pierre entre les ailes
avançantes qui conservent le bon soleil de l'aube.

Ensuite ce fut le grand-père de tout le monde avec
bonhomie

Qui recouvrit tout l'immeuble de cette magnifique
couche de crépi,

Et qui, pour y mettre la cloche qui annonce au
loin le déjeuner,

Construisit dans le goût des vignettes romantiques
la tour ci-dessus indiquée,

Pareille à un fusil contre l'épaule d'un vieux garde-
national au port d'arme, aiguë comme un cri de
joie !

Comme les hirondelles qui font l'une près de l'autre
leurs nids sous l'avancement du toit,

Dix familles ainsi quand revient l'été occupent
toute la hauteur du bâtiment,

Et par le trou de chaque fenêtre on entend une
voix de jeune femme ou d'enfant.

L'une fait des gammes, et l'autre à grand labeur
apprend la vérité.

Sur les verbes tant actifs que passifs et sur le
nombre des personnes de la Trinité.

Dès que la porte s'ouvre, c'est un essaim qui
s'échappe avec des cris perçants !

Et même quand on croit que tout est parti et que

mères et nourrices chacune ont emmené leurs contingents,

Tout à coup c'est une voix qui caresse et qui gronde
et l'on voit au premier étage

La figure du tout petit que l'on vient de lever et
qui apparaît derrière la vitre comme un fromage.

C'est là, père (il y a si peu de temps !) que vous
habitez parmi nous comme un patriarche.

Ou plutôt c'est nous qui habitons parmi vous le
grand branchage de votre bonté chaque année
envahi par tous ces nids criards.

C'était vous, toujours puissant et droit, avec votre
barbe blanche et vos gros sourcils hérissés, que
dans l'heure d'or du matin

Les enfants venaient en file saluer, debout devant
votre planche à dessin.

Et quand le soir nous revenions des prés et des
bois c'était vous toujours là, la règle et le tire-
ligne à la main,

Que nous retrouvions construisant cette église
bleue et blanche pour le Janicule Romain.

Du compas et de la boîte à couleurs jamais votre
chapelet n'était loin.

Elle est là, dans ses rouleaux de papier transparent,
cette église que vous avez construite pour Marie
dans la souffrance.

Naïve et savante comme votre âme, et claire
comme votre conscience,

Dans l'angoisse de votre cœur blessé et l'offre à
chaque minute répétée de ce soldat qui a fait
son devoir pour la France !

Ah ! fidèles, vous pourrez y prier dans cette église,
et il fera bon d'y apporter son âme et d'y regarder son sacrifice,

Car celui qui l'a préparée pour vous sait ce que
c'est que de donner son fils !

Maintenant la tâche est finie, c'est fini de faire au
milieu des hommes un de ces beaux châteaux
pour Dieu avec des pierres.

Le père a béni son petit peuple et ses mains ont
lâché Fourvière.

Et n'ayant jamais appris que rien fût mauvais de
ce que Dieu donne à ses enfants,

Il accepte, comme l'hostie, la mort avec un cœur
simple et obéissant.

Père, je ne vous retrouverai plus avec ma dernière
petite fille entre les bras qui m'attendez.

Mais il y a toujours au bout de l'allée des tilleuls ce
grand arbre pareil à vous qui de ses branches
recouvre toute la vallée.

C'est là que je vais entendre chaque soir la cloche
qui sonne dans la profondeur.

Et Marie du fond du village, votre patronne, qui
dit : Je suis la servante du Seigneur !

Car c'est elle-même qui vous a nommé de son nom
et qui vous a choisi pour ouvrier,

C'est elle qui vous ouvrit le livre à votre tour pour
y lire, la fille d'Anne, la grande mère antique des
Corporations et des Métiers.

Dès que les Romains eurent pris la Gaule, aussitôt
ils firent une croix sur son corps,

Ces deux Routes pour l'éternité qui vont de l'Est à
l'Ouest et l'autre du Sud au Nord.

Et au carrefour de ces Voies qui de *Forum Viarum*
a pris le nom de Fourvière,

C'est là que, foyer de tout le pays, vous avez voulu
votre sanctuaire,

Où semble s'être fixé ce brouillard qui cachait
Dieu et qui jadis précédait les Juifs dans la
plaine,

Et l'on entend inlassablement sous vos pieds la
navette qui rattache le fil avec la chaîne.

Pendant que les docteurs discutaient, avant que
Rome eût rien formulé,

Lyon sur sa plus haute colline a cru en la Mère
immaculée.

Et lui fit entre les deux Guerres pour l'empêcher
à jamais de s'en aller cette Arche forte,

Pareille à quelque chose de précieux et de fermé
qu'on exalte entre ses mains dévotes.

L'Église, dans ses quatre tours, là-haut où la Mère
suprême est réservée.

N'est-elle pas le Sycomore, et la Rose, et le Palmier ?
N'est-elle pas la Fontaine et la Porte, n'est-elle
pas le Cyprès et la Myrrhe ?

Tout cela fut écrit par notre père là-haut et il n'y
a qu'à y regarder pour le lire.

L'Arbre de Vie au-dessus des Eaux qui poussait
dans le Jardin mystérieux !

C'est elle dont il est écrit que la première elle fut
dans le dessein de Dieu,

Et dont il portait l'image dans son cœur quand il
fit avec son compas le premier cercle sur l'Abîme !

Et nous avant de rien faire de même qui nous
reprochera de regarder cette figure sublime ?

Notre œuvre, quand nous y mettons la main, ce
n'est pas là qu'elle s'éveille et commence,

C'est quand, oubliant de penser à nous, pleins d'un
respect profond et d'une admiration immense,

Nous regardons ce Visage aimé où nous savons que
jamais il n'y aura de colère pour nous.

Vous qui êtes entre toutes les femmes la Femme,
vous savez ce qu'est une femme pour nous !

(Parfois).

Ainsi l'enfant sans rien faire assis à côté de sa mère
qui travaille.

Et qui de l'œil suit ces saintes mains actives et ce
tricot qu'elles achèvent maille à maille,

Avant qu'avec anxiété de nouveau il le reporte sur
le visage clair et auguste.

Sait-elle bien ce qu'il y a dans notre cœur pour
elle, sait-elle au juste,

Même quand nous faisons le mal, cependant que
nous ne voulions pas lui faire de peine, et que
nous l'aimons ?

Tout se passe en silence entre nous et il n'y a pas
besoin d'explication.

Mais elle, qui connaît ce fils affectueux,

Sourit, et, tournant un peu le visage, lui lance ce
regard clair et joyeux.

Et maintenant à nous ces raies qu'on trace sur le
sol avec de la chaux, à nous les poutres et les
pierres, à nous la scie et la truelle et la hache !

A nous tout cela jour à jour qui sous nous s'élève
entre les échafaudages !

A nous le bronze et l'émail et le plomb, à nous le
marbre et l'or et la couleur !

Il n'y aura jamais assez de choses précieuses au
monde pour exprimer la joie de notre cœur !

A nous entre les pures ogives ces colonnes dans un

ordre calculé qui s'élèvent comme des exhortations angéliques !

A nous tout ce que la lumière peut faire du vitrail et de la mosaïque !

Ce que nos pères ont su faire, et nous, nous le ferons à notre tour.

Nous ne sommes nullement plus lâches et notre bras aujourd'hui n'est pas plus court.

A quoi bon copier éternellement sur les morts quand Dieu est vivant ?

Et nous aussi, nous vivons, et nous avons quelque chose à dire, et notre cœur est si content !

Grand-père de mes petits, dites-moi, qu'est-ce qu'on fait dans le lieu où vous êtes à présent ?

Où il n'y a plus de résistance de matériaux à calculer et de pierres à tailler savamment.

Quoi ! ce qui était notre grande joie en ce monde, le travail, faudra-t-il y renoncer ?

Que sommes-nous, sinon entre la création et Vous, ce principe d'ordre et d'activité ?

Ce n'est pas être pour un homme que de ne pas agir. Seigneur, Vous nous avez promis la Joie, et la Joie est autre chose pour nous que de vaquer et que de dormir.

Vous qui êtes l'acte pur, ce ne serait pas Vous
représenter,

S'il restait en nous, comme trop souvent ici-bas,
tant de principes de mouvements pas employés,
Si ce qui est commencement obscur ne sortait pas
et si nous n'existions enfin !

Car il n'y a pas d'autre bonheur pour l'homme que
de donner son plein.

Père, vous souriez, sachant, comme la théologie
nous l'expose,

Que le ciel c'est du monde de l'effet passer au
monde de la Cause.

Ce grand Repos du Septième Jour qui sera la
consommation comme il est l'intérieur de tout,
S'il est assez bon pour Dieu, le sera également pour
nous.

Comme nous participons au Père, nous serons
associés à sa Volonté créatrice ;

Nous saurons comme il s'y prend, l'ayant fait, pour
maintenir ce vaste édifice.

En tous ces êtres divers comme d'une seule étoffe
tissé sans fissure depuis la pierre jusqu'au séra-
phin,

Et non pas un ange en haut d'une colonne de

marbre mort, mais ce beau visage près de nous,
une rose, embrasé par le Soleil Divin !

Maintenant que nous pouvons voir Dieu, tout est
clair et l'œuvre nous est devenu facile.

Nous ne sommes plus comme des aveugles cher-
chants qui des mains patouillent lamentable-
ment dans l'argile.

Ce n'est pas pour rien qu'on nous a promis éter-
nellement non pas seulement le ciel mais la terre,
Plutôt que de regarder une chose, c'est bien plus
amusant de la pousser intérieurement et de la
faire. '

Et si vous dites que le plaisir du travail est précisé-
ment la découverte et l'effort, et la résistance
vaincue,

Cette chose peu à peu entre nos mains logique qui
collabore obscurément avec nous, et refuse d'un
autre que nous son tour, et croît et se constitue.

Cependant c'est triste, cette question au fond de
nous comme un remords, *pourquoi?* et cela mal-
gré tout inerte qui ne sait pas et qui échappe à
la nécessité,

C'est triste pour un Fils du Soleil de faire autre
chose que de l'éternité !

Il y a la résistance de la mort et il y a celle de la
vie !

L'une qui est notre désespoir et l'autre qui est
notre orgueil et ce coup que nous avons réussi !
Cette chose qui n'aurait pu être sans nous, elle est
là maintenant par elle-même, et c'est la même
chose que de la faire quand on la vérifie !

Quand l'œuvre vit, elle ne nous laisse plus faire ce
que nous voulons avec elle.

Mais plutôt c'est elle que nous regardons et qui
nous guide et que nous aidons avec notre intelli-
gence et notre zèle.

Cette pierre n'est plus de la pierre seulement en
masse, c'est un mur, c'est une colonne.

Les matériaux de toutes parts choisis s'unissent en
un plan qui les justifie et qui les coordonne.

Maintenant cette ouverture est vraiment une
porte, c'est fini, et celle-ci fenêtre par qui entre
le soleil et le matin !

Ce n'est pas une métaphore seulement, c'est là,
pierre et bois par mon art sont soustraits à
d'autres fins

Que de témoigner perpétuellement devant Dieu
par la vertu de leur forme et de leur immobilité
Et de couvrir le sacrifice éternellement suffisant, —
ceci, qui, refuge contre l'intempérie et contre
l'été,

Enveloppe ténébreusement la rencontre entre Lui

et cette pauvre âme avant de mourir pour une heure qui lui demande la permission de Le regarder !

Tous les signes de ce calcul en action par quoi, recrutant tous les métiers, son art faisait de mille choses un seul corps,

L'architecte en Dieu maintenant en pénètre les proportions et les rapports

Et ces nombres qui sont trop parfaits pour qu'ils soient exprimés par un chiffre !

C'était donc à travers lui cela qui convoquait tant d'éléments épars

Pour qu'il y ait édifice là où il n'y avait que le poids et le volume et le hasard.

Où Dieu fixe rendez-vous à ses fils, c'est là que toute la création a reçu l'ordre de s'assembler.

L'architecture, c'est le monde qui demande à devenir une Cité !

Il est écrit de toute chose que Dieu ne l'a pas faite en vain.

L'univers comme l'homme un jour ne verra-t-il pas son malheur finir et combler ce désir qui est inclus dans son sein

D'ordre et de langage parfait et de disposition dans le désir au regard de la Vérité ?

N'est-il pas écrit que Jérusalem du Ciel descendra
comme une fiancée ?

N'est-il pas écrit que Dieu un jour fera non pas un
ciel nouveau seulement mais une terre nouvelle ?

Et qu'est-ce que cela veut dire sinon la Rédemp-
tion aussi de cette Création matérielle,

Sinon cela qui autour des grandes noces désirées
tressera spontanément le paradis,

Sinon toute chose sanctifiée et nue dans son rap-
port éternellement avec l'Esprit ?

« J'ai tracé de mes propres mains ton plan et tes
murs sont toujours devant mes yeux.

« J'ai placé suivant leur ordre tes pierres, tes fonde-
ment sont de saphir », dit Dieu,

« Je t'ai faite de pierres tout autour et tes commen-
cements sont de pierres désirables. »

(*Désirable* ce qui a couleur ou lumière, — *Pierre* ce
qui une fois placé demeure dans une disposition
incommutable,

L'immense arc-en-ciel dans la nue, diadème, feu
ensemble de toutes ces gouttes de rosée !)

C'est cette cathédrale vivante à laquelle celui-là
sait bien qu'il ne sera pas étranger.

Qui possède l'intelligence dans son cœur de ces
désirs que les choses l'une vers l'autre nour-
rissent,

Afin que dans la parfaite beauté se réalise le parfait sacrifice !

Ces choses qui pour durer sont confiées à un autre que la mort et l'auteur ne les quitte plus jamais ! La cause pas un moment dans toutes ses parties n'est absente de son effet.

Il n'est rien qui n'ait reçu son ordre et qui n'ait trouvé son service.

Le désir de la Beauté chez un homme est aussi profond que celui de la Justice :

Que vous ai-je demandé jamais, ô mon Dieu, sinon que Votre Règne arrive ?

Et si la masse et le poids mêmes, qui nous semblent inertes, vivent

Assez pour qu'il n'y ait nulle part un mouvement et cercle démontré sur l'Absolu

A quoi leur propre boule à tous les autres diamants liée ne contribue,

Comment douter que pour la Cité parfaite, où l'esprit, comme il est écrit des Anges, domine et contient la matière,

L'intelligence et l'amour de l'artiste aussi ne soient nécessaires ?

Là où l'obstacle a disparu ne cesse pas l'opération. Ce qui se faisait dans la cécité se fera dans l'admiration !

Ce sera la même joie et ce sera la même intolérance,
Ce sera le même désir, mais non plus la même puissance !

Père, vous avez quitté vos chantiers et les travaux
de votre diocèse

Pour passer à l'un de ces châteaux de l'âme dont
parle Sainte Thérèse.

Vous n'avez eu qu'à vous retourner pour voir de ce
même œil ferme et pur

Ce qui dans le ciel se rapporte à Dieu et ce qui est
sur terre colonne, porte et mur.

Ce qui était de l'ordre de l'esprit transposé dans
celui de la matière

Cependant reçoit du même Acte origine et figure
dans la même lumière.

Qu'est-ce qui se passe dans le silence de la nuit ?
à quoi sont occupées les forêts et la mer ?

Nous ne comprenons les choses que si nous nous
mettons avec elle dans le même état de prière.

Dans l'immense ruine qu'est le monde il reste des
amorces et des indications.

Nous sommes héritiers de son désastre, la nature
se souvient et nous l'écoutons.

C'était nous que l'on attendait afin que dans le
rayon de soleil, clair et sombre

Se dressât, de soi-même interdépendant, ce solide géométrique parfait comme un groupe de nombres.

Car les chiffres peuvent changer, mais leurs rapports sont invariables et éternels.

Qui entend la géométrie n'aura point de déception dans le Ciel.

Père ! dans le compact hasard du sol sourd votre art fut d'ouvrir des fenêtres,

Tout s'ouvre et se dilate par dedans comme un fruit, l'ordre avec la lumière y pénètre.

Elle inonde la Nef triomphale, elle perce dans la crypte basse,

On ne sait si c'est le soleil encore ou si c'est déjà la Grâce,

Tant la nature et l'esprit s'unissent en de subtils accords !

La paix d'un cœur instruit de Dieu et qui se sent en lui vieillir est chaude et profonde comme de l'or !

Ainsi ce Séminaire de Sainte-Foy, là-haut de pierre jaune qui s'étend spacieusement sur la colline.

Cette ombre qui grandit sur le mur que nous avons fait et qui passe vers la gauche et qui s'incline,

L'œil ne se lasse pas comme une main qui écrit de la suivre et de la considérer.

(Cette cloche dans le grand vent pur du matin, —
un coup sur trois, — c'est nous qui l'avons mise
dans le clocher !)

Mais si le père quand il retrouve sa fille bien-aimée
se complaît à voir cette joie naïve dans ses yeux
et sur son front cette chaste rougeur,

Tel au cœur de ces arceaux qu'il a faits quand à la
première messe il voit réapparaître la couleur

Qui au devant de l'autel ténébreux se concentre
jusqu'à cette langue de flamme,

Le père de l'église s'émeut et connaît un peu de
la joie de Notre-Dame !

Il est donc vrai que Dieu était en moi puisqu'il en
sort !

Il a suffi pour qu'il s'y peigne de ce mur et de ce
peu d'or !

Il lui a suffi que je finisse pour qu'Il commence !

Et puisque c'est vrai, la voici, cette cathédrale
pour Vous accueillir que j'ai faite sans le savoir,
comme une rose dans son innocence,

Il y a donc quelque chose en moi qui ne cessait pas
d'être capable de cette ineffable enfance !

Rio-de-Janeiro, mars 1918.

SAINTE THÉRÈSE

Dieu qui pour illuminer l'argile et la rendre capable
du paradis et de l'enfer

Y a joint, hors du temps et du lieu par elle-même,
mais dans un rapport substantiel avec notre
chair,

Cette âme connaissante en nous qui fait le corps,
ainsi qu'un appareil de désir

Continuellement occupé à respirer pour ne pas
mourir,

Permit, à cause du péché antique dans l'Eden, que
ce feu inextinguible

Restât, pendant que nous rongeons la vieille
pomme, lui-même sans aucun aliment accessible.

Et la plupart ont su si bien rétrécir et luter toutes
les fissures

Que leur âme n'est en eux prudemment que le
foyer de leur température.

Certains, parce que dans des yeux humains ils ont
vu comme un passage de la lumière éternelle

Et comme la suavité sur quelque visage réel
De cette chose que nous pressentons au-delà des
frontières de la vie

Qui fait que notre mal ici-bas est grand et que nous
nous mourons de peine et d'ennui,

Parce qu'ils ont entendu ce mot hors du temps
dont leur cœur avait besoin,

Parce que l'Eden est on ne sait pas où et que la
femme est à portée de leur main,

Si lentement le sacrement avec le mystère de l'en-
fant qui naît ne vient pas fondre en une pro-
fonde unité

Ces deux personnes pour s'atteindre enfin en
armes contre ce qui les tient limitées

Et qui pour être une seule tâchent à se détruire
l'une l'autre,

C'est alors que nous voyons dans la fente fulgurante
et l'éclair d'une poudrière qui saute

Notre âme faite pour être en nous patiemment le
salut et non pas notre honte et notre mort

Se déchirer par le milieu et jaillir horriblement au
dehors !

Ce que la lumière devait révéler, c'est le feu qui en fait l'anatmoie.

Le besoin supérieur à son objet, le désir plus nécessaire que la vie,

Se retourne, inhabile à recevoir comme il est impuissant à donner,

Contre ce misérable cœur qu'il n'arrive pas à déraciner !

Celui-là seul, et ça lui est bien égal qu'on le nomme un saint, avec un ardent bon sens et l'instinct qui ne prend pas le change,

Distinguant la chose nécessaire à travers tout l'inutile et l'étrange,

S'achemine vers ces chaumes ouvertes à tous mais que la zone éternelle circonscrit avec sa raie,

Vers ces glaciers flamboyants qui sont naturels au-dessus des forêts !

Qui s'intéresse à beaucoup de choses, beaucoup de choses lui sont données.

Qui n'en désire qu'une seule, c'est celle-là qui lui est accordée.

Il sent son âme à demi-morte respirer et peu à peu se développer dans l'azur,

Le morne tison intérieur s'enflamme dans le grand vent pur !

Telle, vapeur odorante jadis et soleil maintenant
de notre nuit,
Thérèse resplendissante dans le souffle du Saint-
Esprit !

Quand nous lisons la vie des Saints, telle qu'eux-
mêmes rarement ont pris la peine de la raconter,
Ce n'est pas que ce soit sans intérêt et que ça et là
nous ne soyons sincèrement touchés,
Mais avouons que l'effet général est irritant et plus
ou moins désagréable.

Tout cela est tellement exagéré, incompréhensible
et parfaitement inimitable !

Si je n'ai pas régulièrement mon dîner, on me voit
plus farouche qu'un Incirconcis.

Qu'est-ce que c'est que ces trois olives par jour que
mange Sainte Angèle de Mérici,

Accompagnées de trois figues et de trois noix en
l'honneur de la Sainte Trinité ?

Si je n'ai pas eu mes sept heures de sommeil, mal-
heur à qui viendra me réveiller !

Qu'est-ce que c'est que ces ermites pour qui c'est
une délicatesse très grande

De dormir quelques minutes contre un mur, tout
debout comme les animaux sans jointures de la
légende ?

Encore si l'on savait où l'on s'arrête, le plancher et
le pain sec une fois pour toutes.

Mais sans cesse une exigence nouvelle et jamais
aucune fin à la route

Sans rien à regarder que par devant la tombe et le
triste combat pied à pied

Contre la nature inventive en tout minutieusement
contrariée !

Et ce monde hermétiquement muré dont ces austé-
rités impraticables sont le pont

Nous est décrit avec des mots repris et repressés par
un milliard de sermons,

Entrecoupés d'éjaculations à froid et de castiga-
tions orales,

(Et certes nous aimons Jésus-Christ, mais rien au
monde ne nous fera aimer la morale),

Des mots dont le sens à la lettre, pour nous autres
rustiques, savoureux quoique humble et court,

Maintenant séparé chastement de la grossière terre
tout autour,

Est converti en la plate allusion d'une perpétuelle
figure

Pour le délice des spirituels et pour la satisfaisante
déconfiture

Des braves gens qui sans aucune disposition n'ap-
portent que leur bonne volonté.

C'est pourquoi nous reprenons l'évangile ou notre vieux paroissien, humiliés.

Et cependant, s'il y a une porte, nous savons que ceux-là l'ont trouvée.

Une porte, une porte, ô mon âme, une porte pour sortir de l'éternelle vanité !

Une porte, n'importe par où, mais dites que dès maintenant il y a une porte pour échapper

A cette vie qui n'est qu'un rêve lourd, un cauchemar entre les deux digestions !

Une issue pour ôter notre esprit à ce moulin sans aucune rémission

Des choses arrivant sur nous en une descente inépuisable,

Tout un monde en poudre sur nous pour faire tourner notre roue avec du sable !

Seigneur, qui m'avez fait pour proférer la parole et connaître la vérité,

Délivrez ma pauvre âme un jour de ces choses qui n'ont pas de nécessité !

Vous qui de tout homme vivant êtes le créancier attentif et implacable,

Délivrez de sa dette amassée quelque jour Votre
créature insolvable,
Le fardeau énorme sur moi de ces choses que je ne
puis arriver à donner,
Et dont la plus nécessaire précisément est celle qui
fait notre incompatibilité,
Parmi les conditions pénales de notre séjour,
Avec soi-même tel que c'est être sans Vous et que
nous appelons l'Amour.

C'est pourquoi considérons de bonne grâce et sans
pétulance enfantine
Ces gens qui, dans l'aventure immédiate et l'ur-
gence de la vocation divine,
N'ont fait, que cela nous plaise ou non, autre chose
que ce qu'ils ont pu,
Et qui, prenant au mot Dieu lui-même qui donne
sa Parole, ils y ont cru.
Si l'amour nous fait peine parfois, rien que d'en
entendre parler,
Que pourra faire celui qui se trouve personnelle-
ment invité ?
Si l'illusion a tant de charmes, que sera-ce de ce
qui est vrai ?

Si ce qui a l'air d'exister est beau, grand Dieu, que
sera-ce de ce qui existe en effet ?

Si nous nous réjouissons tellement du rossignol une
seconde et de la rose,

Que dirons-nous de celui qui en est la provocation
et la cause.

Et dans le sein de qui la terre odorante tout entière
se fond en ces pauvres expressions naïves ?

S'il donne une goutte de vin à la rose, que sera-ce
de sa créature attentive ?

S'il prend le papillon au sérieux, que sera-ce de
l'homme son premier-né,

Comme un fils près de son père capable de com-
prendre ses pensées ?

Quand au-delà de ces fleurs dans le brouillard et
de ces fruits qui fondent comme de la cire,

La voie vers l'Auteur lui-même pour le voir et
pour le tenir

Nous est ouverte, pour lui parler enfin tout notre
être, et pour savoir, et pour l'entendre référer

Toutes choses à cette union pour toujours qu'il fit
de lui-même avec l'humanité

Et à cette entente particulière qu'il a renouvelée
avec nous

Par tant de fibres sans cesse recassées, notre faute !
et sans cesse patiemment reprises bout à bout,

Je demande si nous avons un autre ennemi et si rien contre nous est capable d'une autre offense Que de nous retirer un moment au rayon de l'éternelle bienveillance ?

Quand on est en péril de mort toutes les armes sont bonnes pour se défendre.

Et quel péril plus mortel que ce sans cesse renaissant épaissement sur nous de la matière et de la cendre,

Que ce masque salement sur la face de l'âme qui aspire à respirer

Et qui, dans le tourment et l'interrogation de l'esprit et l'insurrection de notre virilité

Éperonnée jusqu'au plus sensible de sa chair contre les puissances de la chute et du sommeil, Donnant tout, demande tout, et ne réclamant rien qu'elle ne paye,

S'ajoute Dieu pour l'aimer et pour le voir se dispose à revêtir le soleil !

Thérèse, qui pour autant que le Secret du Roi est offert à notre faible jugement,

Fut entre toutes les filles d'Avila choisie à cause de son courage et de son bon sens

Pour déchausser ses pieds virginaux la première et pour gravir le Carmel,

Promontoire au sein de la mer et demeure foramineuse dans le ciel

De ces âmes qui ont choisi d'être pures et de faire silence,

A laissé tout son chemin dans un livre pour nous et chaque pas retracé à notre intelligence.

Vingt fois le grenadier dans la cour intérieure a fleuri, et vingt fois le mois d'août a reconstitué cette espèce de paradis

Principalement composé de cailloux comme des braises sous un horizon de lames de scie,

Avec la terre dépouillée de sa peau à grands cris dans le feu qui approuve et qui en demande encore plus,

Cependant que Thérèse dans son couvent à deux genoux entre les murs de son vœu use

Cette heure coup à coup dans l'hologe qui la supplie, Mais qui si Dieu ne l'emplit pas encore est vide au moins de toute autre chose que Lui :

Avant que comme l'aride aloès qui après la longue saison de sécheresse et de rigueur

Monte et fait sortir de lui-même d'un seul coup pour mourir cette chose qu'on ne peut plus appeler une fleur. —

Empruntée à cette source en Lui dont Il choisit de ne plus être le seul maître,

La violence pour le salut de toute la terre de la
prière qui doit être,

Je dis la nécessité d'aimer Dieu, vivante ne mette
devant Lui comme un arbre,

Sa fille pour l'éternité, Sainte Thérèse, ruisselante
de flammes et de larmes !

Pas de vin sans le pressoir, on le sait, et pas de
farine sans la meule :

Les Saints pour s'arracher à la gaine et ce mortel
enfournement de leur âme par la Gueule,

Ce que la prière est à l'âme pour la nourrir, la
souffrance l'est à leur corps pour le décortiquer.

Mais l'Amour pour Thérèse suffit à tout, Dieu en
face dès cette vie directement révélé.

L'âme est au ciel et ce corps de mort en même
temps ici-bas lui demeure horriblement attaché.

Entre le ciel et la terre, si tendue que ses os sont
séparés,

Entre l'obéissance et l'amour elle est comme une
écartelée,

L'exigence immédiate de l'amour et la chose bonne
ici qui lui est donnée à faire,

Dieu lui-même des deux côtés qui l'appelle, à la
fois dans le ciel et sur la terre !

« Martyre et bénédiction de celui qui vit par un
autre principe que lui-même !

- « Et qui a donné son cœur à quelqu'un, encore faut-il qu'il le prenne !
- « Maintenant qu'il est avec moi, comme faire pour qu'on ne soit plus séparés,
- « Et pour qu'il ait toute la place, que faire pour s'anéantir assez ?
- « Ce n'est pas moi seule ! c'est lui, qui m'a donné les droits sacrés sur sa personne de l'épouse et celle-là qui est la sienne,
- « Non pas moi, mais lui-même encore tout en esprit comme un grand coup de flamme qui brûle quand j'ose lui dire : Je vous aime !
- « Que faire de cet absurde corps quand c'est vous, mon bien-aimé, que je désire ?
- « Quand j'entends votre voix, ô mon Dieu, comment faire pour ne point mourir ?
- « A cette place où la côte fut retirée d'Adam, Fils de l'Homme, il y a une faiblesse à votre armure,
- « Et moi-même, puisqu'il faut vous aimer, Seigneur ! Seigneur, comment vous aimer sans blessure ?
- « Cette chair sera-t-elle à jamais puissante à nous tenir séparés ?
- « Ce n'est pas assez que de vous voir et de vous entendre, Jésus, et que de vous adorer !

- « Entre votre être et le mien n'est-il pas un chemin plus court ?
« Et puisque votre cœur m'est ouvert, ah, frayez-vous le mien à mon tour !
« Quand vous étiez sur la croix, n'ayant plus à donner que votre profondeur,
« Il y a un homme dans l'évangile qui se lève pour vous percer le cœur.
« Ainsi sur cette croix où vous me maintenez entre la mort et la vie,
« Que le fer pour venir à bout de moi ne manque pas à mon agonie,
« Pour vous porter comme le feu dans ce vase de larmes et de pénitence,
« Indigne, mais fournaise et rose dans le rayon de votre présence ! »

Elle dit, et cependant les chemins de l'Estramadure et des Deux Castilles

La voient en marche jour et nuit pour planter une prieure et quatre filles

Où Dieu le veut, entre deux pierres du désert, le Carmel comme un rayon de miel fauve et comme une rude touffe de rue :

Voici pour notre prière fade assez de cœurs purs

comme du feu pour en venir à bout et l'encens
qui la continue !

Jusqu'à ce qu'enfin sur la couche suprême, qui
n'est autre qu'un lit d'auberge,

S'étende pour ne plus se lever Thérèse, comme on
nous représente la Vierge,

Et que cédant enfin à cette chose inconcevable en
elle hors d'elle-même qui ordonne ineffablement
et qui supplie,

Non point d'une autre défaillance et d'une autre
maladie.

Elle meure, dans le déchirement et la transe de
l'amour définitivement vainqueur,

Couchée sur le côté gauche, après une agonie de
quatorze heures !

Petite Carmélite rencontrée jadis et qui précisé-
ment, je crois, vous appeliez Thérèse,

Vous rappelez-vous, où vous êtes, ces paroles que
vous me dites sur le « Yarra » dans la fournaise

Bouchée de ce jour de juin fumant, pendant qu'on
remontait ce fleuve épais comme du plomb

Et qu'au-dessus des palétuviers là-bas pointait le
double clocher de Saïgon ?

Et plus tard, votre sainte prison réintégrée, cet

entretien encore que j'eus avec vous, voilée,
derrière la grille de fer

Dans le petit parloir obscurci par la pluie du typhon
et ce déluge de feuilles qu'est le Boulevard de
l'Amiral-Charner ?

Ah, non moins étrange que l'Asie, non moins
profond, et non moins amer, et non moins
désiré,

Ce pays entre la mer et la mort où vous étiez déjà,
ma sœur, et où vous m'appeliez !

Mais du moins puisque le bateau qui fait corps
avec moi et le papier de l'armateur

Ne m'ont pas permis de mettre mon coffre à terre,
alors, et de débarquer plus qu'ailleurs

Sur cette rive une seule fois touchée dont là-bas
déjà diminuent les palmes mélancoliques,

Puisque la lampe de la Chambre des Cartes m'at-
tend et de nouveau le bruit monotone et domes-
tique

De la machine qui me rapproche à travers l'espace
fondu en une seule nappe identique

De quelque estuaire banal dans la brume, précisé
par des feux rouges et blancs,

Dont demain je verrai les bords à rebours défiler
vers le large que je reprends,

Tant que la terre uniquement connue par sa com-

paraison avec la carte ne sera que la présence
devant moi comme un mirage
De cette chose éternellement partout qui me
barre le passage,
Puisque je cale trop pour serrer la côte où il faut
et franchir le seuil,
Et pour cette fois, qui est la dernière ! dans le
vrai port atteint, entendre le sifflement de
l'amarre et le bruit du freuil,
Vous, Thérèse, qui, votre pèlerinage à peine com-
mencé, tout de suite en avez trouvé le terme,
Priez pour l'homme dans la mer qui ne sait ce que
c'est sous ses pieds que la terre ferme !
Mais surtout plus que de la baisse barométrique
et de la mortelle langueur de l'après-dînée,
Préservez-moi de la relâche trop longue et de l'illu-
sion n'importe où de croire que l'on est arrivé.
Que de nouveau après chaque obscurcissement
dans mon cœur se réveille le sens divin de l'orien-
tation !
Mon âme dit : Mourir plutôt que de vivre sans
aiguillon !
Plus loin que la Palestine et plus loin que les pays
de l'émeraude et de la rose,
Plus loin que la Nouvelle-Zélande et l'anneau là-
bas de la lune australe dans l'eau rose,

Heureux qui dans la recherche du Paradis dont il
est écrit et dans la découverte de Dieu,
Chaque jour plus jeune, et chaque jour plus fort,
et chaque jour plus sûr dans la foi, et chaque
jour plus ardent, et chaque jour moins satis-
fait et plus joyeux,
Comme Crusoé pour une grande aventure jadis
quand il se défit de son héritage et de sa maison,
Embarque sans rien réserver toutes les ressources
de son intelligence et de son imagination,
Et là où le corps hébété fléchit et où la volonté
s'embarrasse et se retire,
Coule tout son navire sous lui et passe outre par la
passion et par le désir !

Hostel, juin 1915.

SAINTE GENEVIÈVE

Quand le célibataire déjà antique se marie, malheur
aux toiles d'araignée parce qu'un balai est né
dans la maison !

La vieille cuisinière qui se trompait sur le beurre et
le fidèle serviteur qui trouvait le vin si bon,

L'usage et bourgeoisie soudain retirés de ces lieux
qui étaient depuis si longtemps leur domaine
profond et calme,

Ont dû faire leurs paquets quatre jours après
l'arrivée de Madame,

Et quant à Monsieur, il lui est à lui-même conseillé
d'être propre, et de bien se tenir, et de marcher
droit.

Le marchand ne vend pas de pantoufles pour lui
et l'ennui de faire des visites n'existe pas.

Elle prend au sérieux chaque chose qu'elle a, et la
fantaisie est exclue du rôle qu'elle attribue au
mobilier.

Entre la femme et le désordre il y a une essentielle
inimitié.

Elle a horreur de la paresse et de ces choses qui
sont faites à moitié.

Pas un grain de poussière n'échappe à son œil
impitoyable.

Pas un défaut de ceux qu'elle aime avec qui le
pacte soit durable ;

Pas un mensonge qui soit toléré de ses enfants,
et pas la maladie, surtout, et pas la mort !

Tant qu'il y a sa propre vie frêle et forte pour
maintenir et pour empoigner ceux qu'elle aime
de toute son âme et de tout son corps !

Telles dans la même passion de bien faire les
mêmes et dans la même loyauté à leurs vœux
Celles qui ont des peuples entiers pour enfants et
de qui l'époux est Dieu.

C'est à vous que je pense surtout, Mères des orphe-

lins aux yeux vides, Emperières des gisants et des malades,

Vous qui vous partez avec transport pour la Chine comme les Francs jadis pour la croisade,

Vous qui tranquillement ignorez l'excuse des avarés et le passé des filles de joie,

Aux yeux de qui la lèpre de l'âme et de même celle du corps simplement sont comme si elles n'existaient pas,

Vous qui prenez votre bien où il se trouve et qui marchez sur le démon,

Providence et terreur de ces indigents geignards, petites vieilles au cœur de lion,

Vous, toutes les sœurs-gendarmes et toutes les sœurs-dragons !

C'est bien commode d'avoir son petit coin douillet à l'église et de dire *Pater Noster*.

Mais, ce qui est suffisant pour les civils, on demande autre chose des militaires !

Tant qu'il y a ces malheureux qui blasphèment et ces enfants devant nous que l'on jette aux cochons,

C'est notre faute et ce n'est pas vrai que nous avons fait ce que nous pouvons !

Ce n'est pas vrai qu'on leur fera du mal tant que nous sommes devant !

Ce n'est pas vrai qu'ils mourront tant que nous sommes vivants !

Tout ce qui est dans le désespoir, et tout ce qui se bat affreusement comme des bêtes, et qui se souille, et qui est aveugle, et qui souffre, et qui meurt devant nos yeux,

Faut-il demander un ange ? et quand nous sommes là nous-mêmes, est-ce un autre qui répondra pour eux ?

Bénie soit la cloche du matin ! quand il y a tant à faire,

C'est quelque chose de se retrouver avec ses deux bras, le cœur joyeux et l'esprit clair !

C'est magnifique ces lapins que le marchand, un peu voleur pour les autres, a mis dans notre panier, et ces bas-morceaux chez le boucher, et ces salades rebondies et ces choux,

Quand on a trois cents petits enfants à la maison le bec ouvert qui attendent près de la marmite qui bout !

C'est passionnant, ce grand combat contre l'enfer que l'on livre autour des quatre pieds carrés

Du lit où ce vieux journaliste, ancien prêtre, est en train d'agoniser.

Car c'est juré pour la vie, je suis à Dieu ! il n'y a pas de place entre nous pour les amateurs.

L'œuvre qu'on nous a taillée est grande, mais elle n'est pas à la dimension de notre cœur !

Les injures ne font pas de mal et l'on ne nous a pas encore coupées en deux !

Si la maison nous tombe sur la tête, il y a la cave où l'on est encore mieux !

Et d'ailleurs il y a quelque chose entre nos ennemis et nous qui les empêche de nous résister.

(Ceux qui se croient nos ennemis et qui font tout ce qu'ils peuvent pour nous le persuader.)

Quelque chose qui s'entend aussitôt bon gré mal gré avec cet homme en eux qu'ils font ce qu'ils peuvent pour empêcher qui existe,

Mis au monde tout exprès pour obéir à la femme cet enfant en eux qui persiste,

Quand Geneviève ou Clotilde ou Jeanne a donné à Dieu son petit cœur et qu'elle lui fait une prière du droit de ce qui entre eux a été juré,

Ce grand secret ravissant où les Anges même ne sont pas admis et qui s'appelle la chasteté !

Pourquoi est-ce que je pense à vous, Geneviève, en ce mois de Décembre sombre et jaune ?

Entre l'Italie et le Brésil je suis à Lyon pour deux jours, et sur ce quai sévère le long de la Saône,

Je me dirige dans le sentiment du bien que je n'ai pas fait et du mal en moi que je n'ai pas pu empêcher.

Vers la Cathédrale là-bas comme une vieille mère pour y dire mes fautes d'un seul trait et pour m'y cacher.

C'est bien moi, toujours le même tristement et sans grand espoir d'être meilleur, et exclu d'un monde comme de l'autre.

Le manteau de Saint Jean est vert et un feu sourd et pourpre traverse la robe de l'apôtre.

Les Saints asiatiques autour du chœur s'éteignent deux par deux dans la nuit.

Mais, du bleu tel que l'écartement de toute matière l'ouvre seul, au couchant flotte encore cette Rose inouïe !

Au dehors la brume et le soir obscurcissent et diminuent.

Ce qui jadis était mon pays et la figure de tout ce que j'aime et qui demain ne sera plus.

Triste saison où le ciel a disparu et où la terre est si laide à voir qu'elle fait peine !

C'est donc ce qu'on appelle le jour, et toute cette nature noyée, et aussitôt ce voile à peine levé que l'on ramène.

Je sens que je ne fais qu'un ce soir avec toutes les

veuves de France, et toutes les mères, et toutes les fiancées.

Mais les larmes ne ramèneront pas les morts et l'on ne peut pas toujours prier.

C'était donc ça, la vie, et à quoi est-ce qu'il sert d'être né ?

Une sourit, et elle a fini de lui donner son bain, (c'était hier !), et elle voit ce petit enfant qui s'amuse avec ses mains (il est mort), et qui bave et qui fait eu !

L'une essuie la vitre avec son mouchoir (on entend quelqu'un), et celle-ci se serre pauvrement dans son châle, et celle-ci regarde le feu.

(Ces hommes qui avaient juré de prendre charge de nous, voilà ce donc qu'ils nous ont fait, et voilà où nous sommes arrivées.

Comme c'est vieux, ce jour où il a pris ma main et il était là tout bas qui demandait si je voulais l'aimer !)

C'est maintenant seulement que nous voyons les choses telles qu'elles sont et que nous comprenons la nuit et le silence.

Mais tout ce qui est arrivé il n'y avait qu'à ouvrir les yeux pour le savoir d'avance.

Il n'y avait qu'à écouter ce que disent les corbeaux

quand ils arrivent du Nord par grandes bandes à l'automne.

Il n'y avait qu'à faire attention à ces catastrophes dans le ciel et cette ville qui apparaît là-bas dans le feu livide des éclairs sous la nue qui gronde et qui tonne.

C'était l'été, on eût dit, la semaine dernière encore, et des feuilles par terre ce matin, il y en a tellement que l'on peut à peine avancer !

Le bois plein d'ombre hier est maintenant tout clair et débarrassé.

Ce n'est pas pour rien que la pluie à grande eau lave, et que le vent balaye et arrache, et que la neige enfin vient tout cacher.

Et nous aussi cachons notre figure afin que Dieu, ni les hommes ne nous voient.

Nous ne sommes pas beaux ni intéressants pour personne et cette chose qui avait tant de valeur pour nous, il est à croire que de fait elle n'en avait pas,

Mais elle était assez petite pour notre cœur et assez grande pour que maintenant le monde soit vide.

Et toi, écoute, gardeuse de deux vaches, la cloche, et regarde ce saule qui frémit soyeusement dans le soir livide !

Vois cette ligne, Geneviève, entre les deux forêts là-bas par où les Barbares vont venir !

Ecoute vivre ce peuple qui est né pour se mettre contre toi, — et cette morne moisson qu'ils ne savaient pas inutile, la vois-tu ? et entends ce grand peuple confusément dans ton cœur qui ne sait pas qu'il va mourir !

« T'ai-je donné assez de tristesse, ma fille ? y a-t-il assez de tristesse au monde et dis-moi si elle suffit à ton cœur ?

Es-tu née au moment qu'il faut, et dis-moi si tu aurais choisi une autre heure ?

Cette part qui fut la mienne, la veux-tu ? la veux-tu, Geneviève, cette part qui fut celle de ton Sauveur ? »

L'enfant prête l'oreille et toute la douleur qu'il y aura jamais sur la France

Lui est communiquée dans ce vent doux et humide sur sa face et dans cette cloche qui sonne un seul coup, et dans le silence,

Que lui veut cette voix si douce et si triste qui l'appelle ?

Sa mère l'a mise gardienne de deux vaches, et que peut-elle faire, et qu'est-ce que l'on attend d'elle ? Jusqu'à ce que Germain d'Auxerre ou tel autre passant mystérieux,

Forçant la haie tout à coup et le pré automnal plein de colchique est avec eux,

Montre à la pastoure cette médaille et le signe
aussitôt qu'elle reconnaît.

De ceux-là qui ne sont pas nés pour le monde, c'est
Dieu seul pour qui le monde est fait !

Et maintenant après tant d'années, où l'âme séparée
des causes secondes, a retrouvé

Sa grâce, avec le regard natif et pur, filiale entre
les mains de Celui qui l'a créée,

Comme une vierge qui va voir le ciel d'or de Mai
et la profusion des roses

Tressaille et sait que le temps est venu pour elle
d'être moissonnée et que l'immense jour déjà a
commencé de ses noces,

Ainsi, habile seulement à toucher le luth sacré
jusqu'ici et à tisser le lin,

Geneviève comprend que sa main aujourd'hui est
faite pour saisir une autre main :

Non pas celle d'aucun époux à jamais, mais de la
France, sa mère,

Comme une femme qu'une grande torture attend,
et l'on sent ces ongles qui vous entrent, et cette
main convulsive qui vous serre,

Et l'on n'a pas besoin de regarder le visage pour
savoir l'épouvante qu'il y a dans ces yeux fous !

Mais Geneviève qui est à ses côtés pour toujours
ainsi qu'un ange grave et doux

Tient fortement cette main dans la sienne et cette
pauvre main vivante dans sa main prudente et
monacale.

Toutes deux côte à côte pour toujours sont là dans
la flamme et dans la rafale !

Car tu es venu, grand jour vermeil à la fin, fête
immense de l'Amour et de la Colère de Dieu !
Geneviève sans aucune surprise l'envisage de ses
yeux lents et bleus.

Routes qui roulez aujourd'hui vers Paris sous le
dur ciel de Mars et l'innocente joie d'Avril

Au rebours des régiments par colonnes et des
camions qui remontent intarissablement vers le
front par doubles files

Le torrent silencieux des réchappés de Noyon et
de Ham et de Fère et de Cramaille et de Cra-
peaumesnil,

Souvenez-vous, c'était la même chose jadis quand,
entre l'Aisne et la Meuse, Rheims et Laon,
Capitaines de ces grands diocèses plats,

Virent sur l'Orient paraître le cheval noir d'Attila !
Village où je suis né, et de qui les cent pauvres
maisons en ce moment font un feu clair dans le
soir,

Les visages de ceux qui fuient vers la Marne jadis
t'ont regardé avec le même désespoir !

Tout descend vers la Mère du Peuple, Geneviève,
et vers cette Ile sacrée

Qui divise sans bruit le courant comme une barque
entre les osiers.

Regarde ce peuple à pleines routes débordantes,
Geneviève, qui s'en vient se jeter entre tes bras !
Stérile, et qui n'a pas engendré, admire ! et d'où te
viennent par tous les sentiers ces enfants qui ne
sont pas à d'autres qu'à toi ?

Le missionnaire va jusqu'au bout de la terre pour
trouver son compte entre les brebis de Dieu,
Et c'est beaucoup quand après maintes fatigues
il en rapporte sur ses épaules une ou deux.

Mais toi sans avoir bougé de place vois le troupeau
de toutes parts qui se précipite vers la bergère.

Tes étranges serviteurs le poussent suivant l'ordre
qu'ils ont reçu vers toi et ceux-là qui veulent
s'écarter les chiens les rabattent en fourragère.
Il n'y a de sécurité pour nous que dans le manteau
de notre mère et dans l'odeur de cette vierge
qui prie

Comme une plante avec ses fleurs toutes couvertes
des pleurs de la nuit.

Il n'y a plus de repos pour le monde qu'à cette

place étroite où Dieu est en paix avec sa création,

En telle union qu'on ne sait plus où commence la Grâce et là où cesse la nature.

Celui qui regarde Geneviève et qui a envie de lui faire plaisir et d'être comme elle,

La fraîcheur de Jésus-Christ aussitôt s'étend sur son esprit rebelle.

Celui qui est en paix avec le Père, de toutes parts aussitôt il se prend à tous ses frères et ses sœurs,

La nature si longtemps violentée et malgré elle réprimée aux frontières sans sécurité d'un seul cœur

S'étonne, ceux-là qu'elle n'acceptait pas par amour, elle s'y voit soudée par la guerre,

Et mille liens délicats et secrets révélés, pénétrant par le bien qu'on est capable de lui faire

La présence sacrée du prochain en qui est notre ordre éternel et notre support,

Comprend que c'est d'être parfait seulement par quoi l'on échappe à la mort,

Et, puisque nous n'avons pas été faits pour rester comme des poutres inactifs et comme des pierres,

Que Dieu nous protégera seulement quand nous lui serons devenus nécessaires.

Certes Geneviève met la main à l'ouvrage elle-même
et on la voit parfois, comme elle commande, qui
aide.

Taillant le pain pour les enfants et portant le four-
rage aux bêtes,

Mais partout où elle tourne les yeux, devant elle
marchent la paix et la majesté,

Et il n'est chétive femme si geignarde, la voyant,
qui n'ait envie de se taire et de travailler.

Quand les convois ne sont pas arrivés et que les
enfants n'ont pas à dîner, Geneviève les fait
chanter et leur raconte des histoires.

Tout est réglé comme au couvent dans la cité hété-
roclite et provisoire,

Pareille à la Vallée du Jugement Dernier où les
gens de bien des villages différents feront con-
naissance.

Les hommes sont à la guerre, mais ils savent que
derrière eux leurs femmes et leurs petits sont
sous le patronage étendu et sous la grande puis-
sance

De Geneviève, épouse de Jésus-Christ, dont la
virginité est accompagnée par un Ange flam-
boyant !

La Bête cependant est contenue et l'on sait seule-
ment qu'elle est toujours là dans le Nord

qui ravage tout vainement et tristement,
Jusqu'à ce jour d'hiver, — et Geneviève est à
genoux devant la croix sans un trait de sa
figure qui bouge,

Et l'on voit seulement qu'elle vit à la vapeur qui
sort de sa bouche. —

Jusqu'à ce jour d'hiver, — et il n'y a plus que les
yeux dans la face morte qui vivent,

Du fond de notre immense malheur humain et de
ce baignoir où le péché nous rive

Ces yeux de femme du fond de toute notre France
qui regardent Jésus-Christ et qui refusent à
jamais de se fermer ! —

Jusqu'à ce jour où, fendant le peuple qui déjà fré-
mit, un cavalier

Met pied à terre et s'approchant de l'orante sans
un mot lui touche gauchement l'épaule.

Et il n'y a pas besoin qu'il ajoute quoi que ce soit
et prononce une seule parole,

Pour que l'on sache ce qui est arrivé, et que l'im-
mense ciel déblayé est plein de lumière !

Et que l'ennemi a disparu devant nous et que d'At-
tila il ne reste plus là-bas vers le Rhin qu'un peu
de poussière !

On abat de tous côtés les tentes, déjà s'ébranlent
les premiers contingents

Madame tout à coup est seule et écoute les cloches de son couvent.

Geneviève n'a plus de visage avec nous, mais ses reliquesⁿ vénérables sont à Saint-Etienne-du-Mont.

Depuis que le grand poète Victor Hugo la chassa pour y être à son aise de cette triste chose académique et soufflée qu'on appelle le Panthéon. C'est là qu'au mois de Janvier les vieilles dames en confection de jais et les blanchisseuses secourues par la Société de Saint-Vincent-de-Paul Vont révérencieusement, le cierge ou le rat-de-cave d'un sou à la main, supplier la puissance protectrice de la Gaule.

A côté, gouffre de vaine science maçonné, une grande bibliothèque fait le troisième sarcophage Où Messieurs les Etudiants portent superbement leurs pas et leurs jeunes cœurs pleins d'orages, Sans remarquer sur le parvis l'humble foule et les petites boutiques .

Où l'on vend des médailles à tas et des bottes de chapelets et les ex-voto tout prêts de ceux-là que Geneviève a guéris du baccalauréat et de la colique.

Ville immense et fourmillante à présent, et fraîche
révélation de Paris dans l'or léger du matin,

Tout ce qui de Vaugirard à Clichy sous cette subtile
fumée bleue et tout ce qui du Point-du-Jour à
Bercy rit et chante et mord dans les fruits et
dans le pain,

Comme au temps où le commencement n'était fait
que de ces trains de bateaux amarrés et de ces
huttes pointues sur la rive et d'une île et de deux
ponts,

Tout, usines et magasins, écoles et ministères,
aujourd'hui comme hier. Geneviève, n'est pas
sorti du mystère de ton exhalaison !

Et pas plus les hordes de Satan, précédées par la
puanteur et l'asphyxie,

Celle des gaz que l'on met en bouteilles, et celle-là
qu'on replie dans des livres, Luther, et le grand
âne solennel Goethe, avec Kant et sa philosophie,

Ne franchiront cette ligne au devant de sa maison
Que Dieu a dit à Geneviève de tracer avec son
doigt sur la terre entre les deux villages qui
portent son nom,

Qu'à Bordeaux il y a quatre ans pendant que je
priais, et à Rome plus tard entre les deux com-
muniés,

L'angoisse, et l'imagination, qui s'affole, et cette

sourde douleur constante, et l'ennemi toujours
dans notre chair enfoncé,
Notre perte jamais réussie, notre victoire toujours
manquée,
Ne suffisaient à empêcher, pendant que ce jeune
rayon de soleil sur le pavé marque le temps,
La présence de Dieu dans le tabernacle et la reprise
solennelle de l'encens !

Salut, compagne de ces deux heures qui seront
pour nous les dernières, Sainte Geneviève de
Paris, notre patronne !

Souffle doux sur la tempe du soldat, et souveraine
de ces cent mètres la zone entre la mort et la vie
qu'on appelle la « terre de personne » !

C'était toi que nous attendions, sœur sublime, et
qui étais d'avance associée au meilleur de notre
âme !

Tout ce qui aurait été si dur autrement, nous l'ac-
ceptons dans la grâce de ce sourire de femme,
Et quand il s'agit pour nous de tout quitter, nous
ne serions pas à ce point désarmés devant ce
qu'elle nous dit,

Si nous ne retrouvions sur ses lèvres l'habitude des
mots de notre pays,

Et si nous ne recevions en échange de notre résignation chrétienne

Cette profonde promesse avec elle mêlée à la douce malice parisienne !

Où je retrouverai Geneviève que j'ai vue, c'est là qu'il n'est pas dur de me demander d'être pour toujours !

La vérité de cette chose en chacun de nous bien cachée et qu'on appelle l'amour

Est troisième en avant de nous aujourd'hui avec la sévérité de la croix et avec l'honneur du drapeau.

Je tiens ma grenade dans la main toute armée, et toi, précède-nous, Geneviève, avec ce sourire si beau !

Même quand nous étions vivants autrefois, là-bas derrière nous, si loin, là où sont les choses humaines,

L'amour, ce n'est pas vrai qu'il s'y mêlât toujours de ces pensées basses et vilaines.

Et rien ne ressemble davantage à ce que nous demande maintenant la patrie,

Simplement de la trouver si belle et rien n'est bien que de lui avoir obéi,

Que, le jour où tout le mal du monde cessa et où nous sûmes que nous étions accueillis et que c'était vrai,

Ces yeux pour nous regarder et la question suprême
qu'ils nous adressaient,

Ah, dès lors, (et toi, te retrouverai-je jamais qui
t'es perdue un jour dans le silence et dans la
nuit ?),

Nous le savions, il y a un bonheur dès ce monde si
grand qu'il est incompatible avec la vie !

« O femmes, dit Geneviève, mères et fiancées, dit
Geneviève, cet homme que j'ai arraché d'entre
vos bras,

Pourquoi me reprocher de l'avoir pris, quand c'est
vous qui l'avez rendu digne de moi ?

Si l'honneur sur leur pauvre cœur fut si fort, pour-
quoi le leur reprocher quand c'est vous qui
l'avez fait ainsi ?

Ce baiser de l'Ange de la Mort, n'est-ce pas vous
qui le leur avez appris ?

Et vos bras dans le fidèle sommeil conjugal seraient
autour d'eux que leur paix ne serait pas plus
profonde.

Mères ou femmes, vous fûtes naïvement la pre-
mière, et c'est moi qui devais venir la seconde

Ce domaine où vous n'entriez pas et dont vous étiez
tellement jalouses, et vous soupçonniez de
n'avoir en lui dans le fond qu'une part minime

Cette affaire qui était la sienne avant tout, et ce

rire, et ce mouvement d'épaules, et cette dure insolence masculine,

Qu'est-ce qu'il en a fait, maintenant que le voici englouti dans la volonté de ses chefs et dans le compact effort de tous ses frères,

Et qu'il n'y a pas à vaincre mais à résister et se coucher la face contre terre,

Et rien qui lui soit à lui propre ne reste plus

Que ce mot si doux jadis que jamais il ne cessera d'avoir entendu !

A ce visage qu'il a embrassé avant de partir toute la France est venue s'ajouter.

Si vous vouliez qu'il fût lâche, il ne fallait pas ainsi le regarder !

C'est pour vous qu'il accepta de mourir, au lieu de vivre comme tel était son droit,

Et ce qu'il lui fut si dur de donner, quoi donc, est-ce que vous n'en voudriez pas ?

S'il y a quelque chose qui vous restait à dire, je suis là pour le lui expliquer.

Et ce que vous-même lui avez appris, si maintenant vous voulez le reprendre et le dénier,

Si ce qu'on peut voir et toucher seul importe, et si c'est vrai

Que l'hymen entre un homme et ce que son cœur a choisi est si court qu'il puisse cesser jamais.

Maintenant on ne peut plus revenir en arrière, il est trop tard !

Ce sont des choses qu'il faut raconter à d'autres qu'à ceux-là qui ont choisi la gloire !

Et que la France avec vous ne soit pas la première, et qu'il n'y avait à faire autre chose que ce qui était dû,

Ah ! vous avez beau pleurer, mères et femmes, maintenant il faudrait le ressusciter pour qu'il le crût !

Ce serait difficile maintenant de lui faire croire qu'il y a une autre chose meilleure que celle-là qu'il a choisie,

Parce qu'il m'a vu sourire, et parce que c'était bien de cette façon, et que c'était moi, Geneviève, qui le lui ai dit ! »

Je vis, et je suis seul comme d'habitude, et pour mieux voir à part de tout on m'a mis à une place distinguée

Dans ce pays qu'on a inventé de l'autre côté du monde et que les enfants de chez nous sur la carte ont bien de la peine à trouver.

Je regarde et j'épie les signes, les ombres qui se peignent sur la mer,

L'eau sans fin comme une contemplation éternelle et la matière du futur qui s'y échafaude confusément à l'envers.

Les empires là-bas qui s'effondrent et la bataille une fois de plus sans doute inutilement qui se rallume,

La nouvelle du fond de l'horizon m'en arrive avec cette longue ride d'écume.

A quoi se rapporte ce cri bizarre tout à coup d'oiseau rare dans cette émanation de sombre serre ?

Quelle est cette nouvelle antérieure à l'histoire qui se propage entre les palmes et les fougères ?

La mer ne cesse pas à travers les branches d'être là et tout, le passé et le présent, s'agglomère dans le même équilibre,

Et cependant, tout ce poids sur mes épaules, et ce silence, je sais qu'il ne m'enfoncera pas et que je suis libre !

Dérrière ces tranchées et derrière ces réseaux de fils de fer, c'est ton Dieu, peuple de France, qui t'attend !

Arrache-toi à cette boue affreuse, vois ton Dieu !
lève-toi, peuple de France, et saute dedans !

N'en as-tu pas assez depuis ces quatre ans et depuis deux siècles de la boue et de ce paysage horrible et bête,

Tel que te l'ont fait ces philosophes grotesques et
toutes ces hideuses espèces de poètes,
Avec ton héritage dévasté et ces cathédrales en
ruines ?

Depuis le temps qu'on t'a tourné de force la figure
vers l'orient, ne vois-tu pas que la nuit est finie
pour de bon et le ciel presque bleu qui s'illumine ?

La terre est faite pour les morts, et toi n'en as-tu
pas depuis quatre ans par-dessus la tête ?

Geneviève n'est pas cette sœur timide seulement
et cette passante muette,

Celle qui se taisait a ôté cette main pour ne pas
voir de sa face et ce n'est pas une autre qu'elle
qui rit ainsi dans le brouillard lumineux !

« Lève-toi, la tâche est grande ! eh quoi, tu dors,
paresseux !

Vas-tu manquer le soleil tantôt quand c'est le
premier rayon d'or sur la chose que je t'ai préparée ?

Un seul jour, fût-il de Juillet, ne suffit pas aux
moissons où tu vas entrer !

Levez-vous, ô mes armées ! lève-toi, ô mon peuple,
vers le soleil ! Lève-toi, peuple de France, dans
le matin ! »

Et moi, je crie vers mon pays, et je pleure ! et je

serai là le jour de la victoire, et c'est demain !
Et déjà j'entends Geneviève qui appelle tout cet
immense peuple armé sous la terre, Geneviève
qui nous appelle et qui frappe dans ses mains !

Rio-de-Janeiro, juillet 1918.

POÈMES
AU VERSO DE SAINTE GENEVIÈVE

I

LA MURAILLE INTÉRIEURE DE TOKYO

Non point la forêt ni la grève, chaque jour le site de
ma promenade est un mur,

Il y a toujours un mur à ma droite.

Un mur que je suis et qui me suit et que je déroule
derrière moi en marchant et devant moi il y en a
encore provision et fourniture.

Un mur continuellement à ma droite.

A ma gauche il y a la ville et les grandes avenues en
partance vers toute la terre.

Mais il y a un mur à ma droite.

Je tourne (à cette station du tram) et je sais que
c'est par là la mer,

Mais le mur est indécollable à ma droite,
Il y a toute une ville sous mes pieds, tout un monde
fragile dans le soir qui s'allume et qui s'éteint,

Mais cela n'empêche pas ce mur à ma droite,
Un mur qui ne me conduit ailleurs que pour me
ramener au même point,

Et quand je fermerais les yeux, je n'ai qu'à tendre
la main

Pour vérifier cette présence à ma droite.

2

Comme un homme qui par transparence au soleil
interroge une feuille de papier,
Ses yeux voient le texte au recto, mais il devine
en même temps le paysage qu'on a peint de
l'autre côté,
Ainsi quand au Brésil devant moi Geneviève pas-
sait d'une page à l'autre page,
(Cependant que les ponts sur la Marne fondaient et
que les obus tombaient sur mon village),
Déjà de l'autre côté du papier où les mots d'avance
dessinent une ombre étrange,
Le paysage futur se levait à travers une vapeur
blanche.

3

Le sort d'un point à un autre me promène sans
aucune espèce d'égard ou de transition.

Il faut que je m'arrange comme je peux de ce
Brésil qui se juxtapose au Japon.

La vie des autres va de son pas dans le paysage
continu.

La mienne suit sa ligne sur des feuilles interrom-
pues.

Et parmi les circonstances pour moi d'un seul coup
qu'on déplace comme des panneaux de papier,
Mon âme furtivement passe entre les mondes
décollés.

4

Le pêcheur attrape les poissons avec ce panier profondément enfoui au-dessous des vagues.

Le chasseur avec cet invisible lac entre deux branches attrape les petits oiseaux.

Et moi, dit le jardinier, pour attraper la lune et les étoiles il me suffit d'un peu d'eau, — et les cerisiers en fleur et les érables en feu, il me suffit de ce ruban d'eau que je déroule.

Et moi, dit le poète, pour attraper les images et les idées il me suffit de cet appât de papier blanc, les dieux n'y passeront point sans y laisser leurs traces comme les oiseaux sur la neige.

Pour tenter les pas de l'Impératrice-de-la-Mer il me suffit de ce tapis de papier que je déroule, pour faire descendre l'Empereur-du-Ciel il me suffit de ce rayon de lune, il me suffit de cet escalier de papier blanc.

5

Je veux écrire un poème qui invite l'esprit à la fois
sur une triple route.

La première est en haut celle des Saints au-dessus
de nous reprenant, recomposant chacun de nos
mouvements en une offrande solennelle, leur
procession au-dessus de notre histoire.

La seconde est le poème lui-même comme un tor-
rent de mots, comme une grande rue moderne
tout emplie d'une masse de peuple qui marche
dans le même sens, chacun libre entre ses voisins.

La troisième de l'autre côté du papier est ce grand
fleuve qu'on ne voit pas,

Il faut pour le révéler cette poignée de roseaux tout
à coup qui interrompt le courant, ce pétilllement
de la lune sous le ventre d'une sarcelle,

Ou simplement une mouche à feu et son reflet,
cette unique paillette de feu qui révèle l'énorme
coulée invisible.

6

Autour de mon palais, dit le Roi, j'ai mis un anneau de ciel, déjà il me semble que je ne tiens plus à la terre,

L'heure du sommeil est venue, déjà il me semble que ça commence à être libre sous moi, comme le ponton à la mer de minuit qui commence à se plaindre et à souffrir.

Que mes derniers hôtes se hâtent (je vois deux ou trois petites voitures là-bas avec leurs lampions qui se hâtent à travers le désert de gravier.)

Nous allons couper le dernier pont.

7

Dans l'eau de l'antique fossé toutes les choses se reflètent pêle-mêle, il n'y a aucune différence du près ou du loin.

J'y vois la chandelle du marchand de nouilles, une grosse étoile lui tient compagnie entre ces deux feuilles de nénuphar.

La passoire du marchand de beignets y est devenue éternelle et à côté j'y vois la navette de la Tisseuse-Céleste ; sa main pourrait aller de l'une à l'autre.

Ainsi dans le poème que je n'ai pas écrit il n'y a aucune différence de temps ou de lieu, toutes choses y sont réunies par une secrète intimité. La feuille qui a bougé, c'est pour qu'une étoile brille.

Tout a cessé de mourir.

8

Lecteur, suspends ton souffle de peur qu'une
haleine profane détruise la surface magique.
Le vent de la mer a soufflé, en une seconde la page
étendue devant toi fourmille d'une innombrable
écriture.

9

Un seul grattement de l'ongle et la cloche de Nara
se met à gronder et à résonner.

Un mot rond sans aucune tige qui s'épanouit tout
seul en plein papier, un seul caractère que le
doigt n'achève pas sur le sable,

Et l'âme tout entière s'émeut dans les profondeurs
superposées de son intelligence.

Une seule feuille de saule sur le verre de l'étang, et
le ciel tout entier avec ses étoiles et la terre et le
Palais des Rois et la ville que la vie a quittée

D'un bout à l'autre de cette étoffe de sommeil se
mettent à trembler et à frémir.

La lune au Septième Etage du Ciel est atteinte par
la ride imperceptible.

IO

Une pensée et sa réflexion.

Une branche et son reflet, cette branche particulière avec ses feuilles au milieu des autres feuilles.

Et tantôt le vent l'agite au-dessus de l'eau en extase, patiente, et toujours recommençant le même signe, étudiant lentement la réponse.

Et tantôt c'est elle qui reste immobile et c'est l'eau paresseusement qui s'émeut et désagrège le reflet.

Répondant à ce choc inconnu ailleurs là-bas.

II

Je regarde à mes pieds pour y trouver le soleil.
Je n'ai qu'à baisser les yeux et tout ce qui n'était
que confusion est devenu image dans un cadre,
le mouvement lui-même est incorporé à la durée
de l'eau immobile.

A ce caractère qui veut dire l'eau un point rouge a
été mis qui l'arrête pour toujours.

Comme l'artiste sur une feuille de la pointe de son
pinceau a fait un point n'importe où,

Il rêve et ne sait encore ce qu'il y ajoutera, femme,
pin, la mer,

Ainsi mon regard s'attache à cette marque rouge
aux trois quarts de l'étang,

Non point le soleil d'aujourd'hui, mais témoin
submergé et œil de beaucoup de spectacles con-
sumés,

Comme la braise d'un hibachi qui n'attendait que
moi pour s'éteindre,

12

J'habite l'extérieur d'un anneau.

J'ai appris que ce n'est point dehors, c'est dedans qu'est le mur dont je suis le prisonnier.

J'ai appris que pour aller d'un point à un autre il est possible de passer partout excepté par le centre.

Tokyo, juillet 1922.



SAINT LOUIS

ROI DE FRANCE

Il n'y a pas de force au monde qui ne soit accompagnée de séduction.

C'est ainsi que les Mémoires du temps, et Gros qui au théâtre un jour sur son genou crayonna le portrait de Napoléon,

Nous disent que ce qui faisait de lui l'Empereur et la forme visible du Destin,

C'était moins ce regard profond que cette espèce de sourire féminin.

Il est doux d'être commandé par un être que l'on admire.

Il est bon d'avoir une place au jour devant ses yeux et de savoir qu'on lui a fait plaisir,

Et de savoir qu'il y a un homme capable de juger

ce que nous faisons et de dire que c'était bien :
Tel Saint Louis le plus juste des hommes et le plus
beau parmi les lys Capétiens.

Et certes quand il s'agit de défendre contre les
ennemis du dehors et contre ceux du dedans

Non plus seulement son étroit patrimoine per-
sonnel et la réserve de ses enfants,

Mais tout ce carré de la France récente entre deux
mers avec ces châteaux pleins de chevaux et
d'armes sonnantes, et ces bonnes villes rétives,
et toutes ces grandes terres à pain,

Et cet esprit de rapine et d'avarice et de chicane
partout, et ces droits ficelés par liasses dans des
coffres et toutes ces libertés sur parchemin, —

Tant d'intérêts expliqueraient tristement chez le
Roi, tant de limites et de dangers,

Cet œil toujours en méfiance et ce cœur toujours
resserré.

Mais Louis ne met pas en doute un moment l'inten-
dance qu'il a reçue du ciel ;

Il se meut dans sa Seigneurie comme dans une
chose naturelle.

C'est lui qui est le Maître et il ne permet pas aux
affaires de le dominer.

Rien de ce cœur qu'il a donné à Dieu, défaite ici-
bas ou succès, ne corrompt la chasteté,

Humble et fort, et ce pli au coin de la lèvre si bon,
et toujours souriant et vermeil,

Il sait en tout ce qu'il a à faire aussitôt et les choses
s'ouvrent à lui comme devant le soleil.

Ah, c'est Louis, notre Roi, pas un autre, ce je ne
sais quoi de hardi, et de jeune, et de rapide, et de
majestueux !

C'est lui qui lave les pieds des pauvres et qui met
sa joue royale un moment contre le mufle des
lépreux.

Mais qu'un traître lève le masque ou que des bri-
gands viennent l'attaquer,

Il n'y a pas d'enfant de vingt ans plus prompt qui
le soit à tirer l'épée !

Il n'y a pas de regard plus dur que celui de cet
ange terrible !

Coule entre tes peupliers profonde, ô Seine, et toi,
Marne paisible !

Pousse ta charrue, laboureur, pasteur, conduis ta
vache dans les prés.

Et vous, tremblez, ennemis de la France, quand sur
son cheval blanc s'élance notre Roi doré !

Qui n'aimerait un juge si beau et ce Roi qui nous
défend avec son corps ?

Mais n'est-il pas écrit qu'entre les époux l'union va
jusqu'à la mort ?

« Eh quoi, mon Roi », dit la France, « ne m'aimes-tu que dans le péril et dans l'agonie ?

Et si je te suis chère dans la peine, dans la joie est-ce que je ne suis pas belle aussi ?

La guerre s'est tue maintenant, et c'est ta récompense, ô Roi, prête l'oreille, et l'aimes-tu, encore tremblante, la chanson

De là jeune mère qui du pied berce le plus méchant de ses nourrissons,

Tandis que l'autre sur le gros sein blanc tourne l'œil et bâille et joint les mains du bonheur de son petit dîner !

C'est toi qui nous as fait ce repos et cette sécurité.

Est-ce la peine d'être si belle ce soir, eh quoi, ne veux-tu pas me regarder ?

Quel est ce je ne sais quoi dans ton cœur qui se retire et ce regard qui m'est étranger ?

Et si mon vin cette année à tes lèvres n'est pas doux et si mes pauvres roses ne sont pas enivrantes,

Si mes prairies pour arrêter ton pied ne sont pas épaisses et cette grande paix au soir que d'autres trouvent suffisante,

Si ce n'est pas vrai que je suis ton Verger Royal, et qu'en vain je verse et donne

A ce maître qui est mon époux tout ce qu'il y a
en moi de promesse et d'automne
Dans la joie et l'amour de mon cœur et dans cette
grande inclination sur le côté,
Si mes fleuves n'ont pas de murmure pour toi
auprès de l'avare filet de Siloé,
Cependant il y a des pauvres chez moi aussi, il y
a des veuves et des orphelins,
Le loup ne manque point au juge, ni le malade au
médecin,
Qui lui ouvre sa plaie et son âme et ses yeux avec
une foi candide.
Père, sans cet enfant dans tes bras qui t'embrasse
à grosses lèvres humides !
Et qui viendra, quand les trois lys de Louis auront
disparu sur la mé,
Charger sur ses épaules la brebis perdue avec sa
patte cassée ? »

— Dieu est charité, et puisqu'il aime ses créatures,
pourquoi ne les aimerions-nous pas comme lui ?
Ce n'est pas cette espèce de bienveillance générale,
c'est le mot *amour* qui est écrit.
Et nous de même, cet amour, est-ce qu'il ne servira
à personne, seulement parce qu'il est grand,
qui est en nous la même chose que la vie,

Pour que nous le donnions à un autre et que nous sentions ce cœur entre nos bras qui s'éveille et ces yeux peu à peu qui nous reconnaissent avec une joie immense !

Qu'il s'agisse de tous ces enfants malades, ou de ces païens que le missionnaire jusque dans leurs îles va sauver, ou de la France

Et de ce toit le sien que le voyageur reconnaît entre les bois et les chaumes,

— Ou de cette femme plus amère que la nuit qui fut à elle toute seule une fois notre patrie et notre royaume !

Dieu miséricordieusement a arrangé les choses d'une telle façon

Qu'il ait en chaque homme besoin non pas de lui-même nûment, mais de son œuvre et de son opération,

Et qu'il y ait en ce vaste équilibre des âmes subjacent à notre monde usuel

Tels groupes d'êtres, ou ce quelqu'un unique, d'une telle façon disposés et réservés qu'ils ne puissent être atteints que par nous seuls.

Ce n'est pas assez d'être avec Dieu si nous ne sommes capables de Lui coopérer.

Ce n'est pas assez de posséder le soleil si nous ne sommes capables de le donner !

Et si entre deux êtres, parfois s'éveille ce profond
désir et cette soif ardente,
En sorte que notre propre vie paraît peu auprès de
cette autre créature gémissante
Qui dit qu'elle s'est donnée à nous et qui mainte-
nant anxieusement nous regarde et nous consi-
dère à son tour,
Connais dans toute leur immensité le devoir et
l'exigence de l'amour !
Ah ! il n'y aurait pas ce désir vers nous et cette
bouche sur notre bouche dans le noir,
Et cette certitude si étrangement vers nous hors de
tout rapport avec notre valeur et notre pouvoir.
Si cet être qui dit qu'il est bien pour toujours entre
nos bras et qui ne veut plus à jamais s'en arracher,
Du fond de sa cause en Dieu avec nous nous deman-
dait autre chose que l'éternité !
Oui, cela ne serait point venu vers nous comme
une femme, et cette main portée
comme jadis dans le sommeil d'Adam sur notre
cause et notre volonté,
S'il n'y avait eu cette convention entre nous anté-
rieure à notre corps !
Nous ne lui donnerions point la vie si ce n'est elle
qui nous donnait la mort !
La joie qu'il y a autre part que dans mon cœur »,

dit quelqu'un, « est-ce que tu la trouves encore désirable ?

Ta prison, n'y tiendrais-tu pas encore, ô stupide si ce n'est moi qui te l'avais rendue intolérable ?

Et moi, ce n'est point ce beau corps qui plie et sourit dans les larmes que je te demande, Mais une chose tellement donnée qu'il est impossible à jamais que je te la rende !

Est-ce que nous restons les mêmes ? est-ce en vain que nous nous sommes ainsi rapprochés ?

Et puisque j'ai porté la main sur toi, et toi, est-ce que tu me laisseras tout entier ?

Ce coup que tu m'as porté, ah, ce fut assez pour moi !

Ces yeux dont tu m'as regardé une seconde, je ne les verrai plus en ce monde une seconde fois !

Ah, c'est toi-même une seconde, elle suffit, avec ce tressaillement, que j'ai touchée sans intermédiaire !

Crois-tu que désormais où je suis il y ait un moyen que tu me sois étrangère ?

O mon royaume ! ces fleurs et ces fruits dans le temps que tu me donnais, crois-tu donc que j'en aie toujours besoin ?

Pour que tu sois à jamais mon royaume, faudra-t-

que ce soit toujours le printemps sur ma face et le matin ?

O ma patrie sans parole entre mes bras, si vous vous dérobiez un moment, serai-je assez sourd jamais pour que vous vous soyez tue ?

Loin de toi, ô mon bien, cet exil, suffit-il pour que tu n'existes plus ?

S'il était si simple que de t'échapper, serait-ce la peine d'être femme ?

Est-ce mon corps seulement que tu veux, ou plutôt n'est-ce pas mon âme ?

Et ne dis-tu pas que ton droit dans mon cœur au-delà des choses sensibles

Est ce lieu où le temps ne sert pas et où la séparation est impossible ?

Ce qui n'était que l'appétit naïf est devenu maintenant l'étude, et le choix libre, et l'honneur, et le serment, et la volonté raisonnable,

Ce baiser pendant que l'esprit dort, à sa place voici le long désir insatiable

D'un paradis si difficile qui manque, que tout l'être y soit intéressé.

Ce n'est point dans le hasard que je t'aime, mais c'est dans la justice et dans la nécessité.

Si je ne vivais pas le premier, sens-tu bien maintenant que tu ne pourrais vivre ni te mouvoir ?

Ce que j'ai été fait pour t'apporter, de nul autre
tu n'aurais pu le recevoir.

Ouvre les yeux, sœur chérie, et reconnais-moi !

Prends, et ne ménage rien, et saisis ce qui a été fait
éternellement pour être ta proie,

Ce grand don terrible de l'amour qui ne va pas
sans dilacération !

Ce qui était le plus caché en nous a reçu mani-
festation.

O mon compagnon immortel ! ô mon étoile du
matin entre mes bras !

L'amour était trop grand entre nous pour que satis-
faction lui fût possible ici-bas !

Ce n'est pas par un chemin si court que l'on va
jusqu'à notre être.

Et ta joie, tu me l'as donnée. Mais ta soif, ne me la
feras-tu pas connaître ?

Le désert, me le refuseras-tu ? et, toutes ces années,

Ce que c'est que d'être sans ma vie, ne me le feras-
tu pas essayer ?

Pour que l'âme avec les larmes jaillisse et la flamme
en grande effusion avec le sang.

Cette blessure, avec quoi me l'aurais-tu faite si
profonde qu'en te retirant ?

Ah, le temps n'a pas eu de prise sur nous et la
mort n'a pas réussi !

Il n'y a pas de mort pour moi, tant que c'est moi
qui ai charge de te donner la vie !

O mon frère si beau, ô frère de mon âme sans pitié,
Je ne te donnerai point mon cœur, si tu m'en
arraches la moitié ! »

— O France, apprends ce que c'est que d'avoir de
Dieu même reçu Louis pour ton époux et pour
ton patron éternel !

O pays à petit bruit sous la neige ou la pluie qui
va recommencer, tel que je me le rappelle,

Avec ce pâle rayon de jour une seconde qui se
promène sur les toitures,

Et la cloche qui sonne les vêpres sous le ciel noir à
grands coups tristes et obscurs !

— Une nuit, qui est quelque chose d'énorme se
prépare et il y a un peu de feu à l'intérieur des
maisons.

Ah, ce n'est pas gai chez nous et rien que d'y
penser me donne le frisson ! —

Il n'y a pas un peuple, à qui, un étranger, le vient
voir, on dirait qu'il est mieux en sécurité contre
les rêves,

Bien au chaud dans le repli de sa petite vallée,
bien empaillotté à la terre,

Un homme curieux de ce qui est tout près de lui,
défiant, économe et malin,

Sévère à Madame son épouse et mangeur de choux
comme Jeannot lapin !

Son domaine n'est pas à l'autre bout du monde ce
champ de hautes plantes en or tout rempli de
têtes de nègres !

Le sien qui est de cinq arpents tout en longueur lui
suffit, avec ce morceau de lard dans son plat et
ce verre de petit vin aigre.

Et nous serions tous encore comme des Chinois en
sabots à soigner notre propriété rurale

Si Dieu pour notre malheur ne nous avait donné
une certaine aptitude pour les idées générales.

Qui veut faire les choses par principe s'expose à
des conséquences considérables.

Il y a qui mène plus loin que d'être fou, c'est d'être
raisonnable.

Et quoi de plus raisonnable que de chercher pre-
mièrement le Royaume de Dieu et sa Justice ?
C'est joli d'avoir un beau Roi et ce drapeau plein
de fleurs de lys !

Et comme de nos jours les petits bourgeois et les
fonctionnaires de l'enregistrement

Se font un véritable plaisir d'apporter la moitié
de leurs émoluments

Accompagnée d'un pudique espoir et des fraîcheurs
de leur imagination

A Ferdinand de Lesseps qui la réclame pour ouvrir
la terre aux nations,

Ainsi jadis quand on parlait de quelque chose de
ce côté où le Père des Peuples commande et où
le Christ a souffert,

D'un bout de la Gaule jusqu'à l'autre il y aura
toujours des volontaires !

Marche devant, Roy Louys, ! je ne comprends pas
toujours, mais je sais que c'est toi qui as
raison.

C'est moi qui panserai ton cheval pendant que tu
fais oraison.

Tout le monde n'a pas un roi comme nous, c'est un
Ange qui porte la couronne !

Dans son armure d'or pâle svelte et mince ainsi
qu'un saule en automne.

Comme il est malin tout de même, notre Roi, et
comme il sait y faire ! et je n'en reviens pas que
ce soit moi à sa droite qui sois en train à grands
tours d'épée de montrer aux mécréants

Sur l'arène de Mansourah la manière dont on sait
faire les hommes à Orléans !

Tant que Louis sera notre Roi, il y aura de l'ou-
vrage pour les militaires.

Il n'y a pas de repos pour la France tant que la
Sainte Volonté de Dieu reste à faire !

Et si parfois j'ai de la peine et si mon cœur est lourd
à cause de ceux que je ne reverrai plus avant d
mourir,

Tourne un peu le visage vers moi, beau Seigneur
et je serai assez récompensé par ton sourire !

Et de même que jadis quand il achevait la France
lui et ses barons tout autour,

Nous le suivions dans le splendide éclaboussement
de la fange sous le joyeux soleil de Taillebourg

Ainsi quand il s'est retourné vers nous déjà vieux
la main sur la croupe de sa bête,

Notre regard a soutenu le sien aussi ferme, le
matin de cette bataille, là-bas, dont on savait
d'avance que ce serait une défaite.

Mais puisque ce fut pour nous-mêmes si amer
avant que l'enfant fût né de partir, de partir
avant que la moisson fût mûre,

O France, comment douter, lui qui était ton époux,
corps de femme, que pour lui aussi la séparation
fût dure ?

Supérieure à toute joie personnelle et la même
chose en lui que la naissance,

Dieu a déposé en tout homme le profond devoir de
l'obéissance,

Et c'est pour cela qu'on le dit égoïste, cet appel que toute sa vie se passe à essayer de comprendre sans voix et qui ne lui laisse point de repos !

Car ce n'est pas pour lui-même qu'il est né, mais pour quelque autre dessein plus haut.

Ces routes qui nous paraissaient si belles, c'est cela qui nous les interdit et qui intervient à point nommé.

Il y a cette chose en nous qui nous pousse, et qui requiert, et qui suggère, et qui prie, et qui refuse et ne veut pas, et qui nous dit que par un autre que nous elle ne peut pas être exécutée !

Et le sexe est hors de l'homme, mais cela seul est en lui, aussi en plein que dans la femme l'exigence de la maternité.

Il n'y a qu'un moyen d'avoir trouvé sa place, c'est d'être arrivé là d'où littéralement l'on ne peut plus bouger.

La seule chose qui délivre un roi, c'est d'avoir les deux mains liées.

La seule chose qui acquitte de la Justice, c'est d'être le captif de l'amour !

Cela qui est plus nécessaire que soi-même, il n'y a qu'une victoire, qui est de l'obliger à être le plus fort pour toujours !

« Et toi qui étais ma fiancée éternelle et de qui je suis le possesseur et le roi,

Ah, tu n'as qu'à consulter ton cœur pour savoir que je ne pouvais vraiment t'épouser que sur la croix !

C'est autre chose de se faire l'un à l'autre pour le temps ou pour l'éternité !

C'est en Dieu seulement que je ne t'échapperai pas et que tu es sûre de me retrouver.

Cette vision par qui en restant le même nous nous revêtons de Dieu et prenons à Son énergie,

C'est parce que je t'aime qu'il est bon enfin de l'avoir trouvée et parce que tout en moi était fait pour te donner la vie !

Royaume, quand je fus sacré à Rheims et que je mis ma main pleine de baume sur ta figure,

Il y eut quelque chose entre nous de juré qui ne meurt pas mais qui perdure.

Et il est vrai que je me suis arraché de tes bras et tes yeux me cherchent en vain, mais dis

Si c'est mauvais que je sois avec Dieu, qui à jamais ne se débarrassera plus de Louis.

Ah, tu étais si faible et si claire que pour toi mes entrailles se sont émues !

Le sais-tu, que je suis ton pasteur pour toujours ? et quand j'ai mis mon manteau sur toi, qui étais nue,

J'ai senti qu'à ne pas être ton défenseur devant Dieu et ta source, ni la mort désormais ne pouvait me servir d'excuse !

Si je te fais entendre ma voix, ton cœur est-il encore à toi que tu me le refuses ?

Et ces cheveux que devant ton miroir avec une attention profonde

Tu tressais autour de tes tempes, trouvant qu'il est si joli d'être blonde,

Parce que tu m'as aimé, Royaume, et parce que tu m'as pris,

Parce que ton sang est mon sang et parce que tu es où je suis,

Parce que ton infirmité est la mienne et parce que mon désir est ton désir,

Ce grand lambeau païen dans le vent et la mer jadis, le sais-tu maintenant à quoi il était fait pour servir ?

Le jour d'humiliation vient sur toi, de ce compagnon qu'on t'arrache et de cet enfant qu'on tue !

Ah, tes frontières sont largement ouvertes, et l'ennemi t'a trouvé, et ton sein n'est pas si défendu,

O femme, que ton cœur d'amante et que ton cœur de mère

Ne rompe avec un parfum qui remplit le ciel et la terre !

Et puisque tu n'as plus de pain ni de vin à offrir, e
puisque la guerre a fauché ton peuple, et puisque
ta vigne est vendangée,
Viens dans la désolation avec moi à cette place qu
j'ai convoitée,
Et baise, te saisissant toi-même à deux main
comme une gerbe de blé vivant,
Cette place où d'un Dieu crucifié il ne reste qu'une
mare de sang ! »

Louis est revenu de son esclavage en Egypte avec
la fièvre.
Et déjà ce n'est plus le flot démesuré du Nil qui es
promis à sa lèvre,
Mais, cette eau même dont il rêvait, ainsi donc d
nouveau la voici, et cette source de Montargi
Comme une poche grise sous le talus frissonnant
entre les myosotis !
Et comme jadis, avant le départ, il envisageait pa
l'étroite lucarne, et c'était du haut de son don
jon, à Aigues-Mortes dans le désert,
Ces lieux tristes où son royaume finit et tout c
sable qui précède la mer,
Maintenant c'est en plein cœur de France de nou
veau verdoyant, bois et labours.
Qu'avec ses yeux maintenant d'exilé, il lui es

donné de tout examiner, qui est arrêté sous son regard, le présent, et l'avenir avec le passé qui se déploie tout autour,

Comme une carte où les chemins sont faits d'avance et Histoire qui se déplace sur cette aire quadrillée,

Ce pays qui solennellement une dernière fois lui est offert à comprendre et à juger.

D'un cœur pieux et d'un œil politique, il contemple ses frontières spirituelles et physiques pour toujours, et ses directions et ses versants, et ses défauts, et sa vocation, et ses dangers.

Il sent le vent sur le côté de sa figure de l'Archange qui a charge de nous présider.

Et le ciel sans doute est plus beau, mais c'est cela, bois et labours, et cette grande ville, sur la terre ce qui lui a été donné.

Louis a aimé son royaume comme François aimait la pauvreté.

C'est cela pour l'éternité qui est son droit et qui est sa chair et qui est son épouse et cette tête sur son sein.

On peut tout lui demander excepté de cesser de lui faire du bien.

Et tout cela qui en lui n'était pas fait pour elle et qui était capable de mourir,

Tout cela qui lui était inutile et qui n'était pas fait
pour la sauver et pour la défendre et pour la chérir

Tout cela qui était autre chose que Dieu et dis-tu
que tu t'en lasseras jamais ? cette source éternelle
de la joie !

C'est cela qu'il est insupportable de conserver plus
longtemps si vainement à soi seul en ce lieu qui
est ailleurs sur la Croix !

Ce qu'elle ne peut pas donner, c'est lui qui le
donnera à sa place.

C'est lui qui sera en Dieu la consommation et la
couronne resplendissante de la race,

L'Ascension de la qualité française et cette lumière
de l'intelligence qui lui est propre sur sa face,

Le Roi puisé de par le droit héréditaire dans le sol
même, la fleur mâle puisée par le mérite dans la
Grâce !

Car il y a bien des roses dans les jardins de Touraine,
il y a bien des giroflées sur le vieux rempart de Senlis,

Mais c'est lui seul qui réalise le blason et qui est
devenu le Lys !

Ce qui était ce printemps délicieux jadis, ce qui
était ce mystérieux automne,

Il le voit à la portée de sa main, simple comme
une croix et fermé comme une couronne.

Il est écrit de Moïse qu'il est mort dans le baiser
de Dieu et cela a autre chose qu'un sens faible
pour Louis !

Tout le désir qu'il y a dans l'homme et tout le don
qu'il y a dans la femme est en lui.

Mon Dieu, il est dur d'être mort quand on se sent
fait pour être avec la Vie !

Ce ne sont plus ces ombrages légers qu'il lui faut et
ces brumes mélancoliques !

C'est le soleil aveuglant du désert une fois de plus
et le souffle qui vient du centre de l'Afrique !

La voici donc investie cette grande soif qui ne
cessera plus !

Cette flamme à qui le corps si durement aspirait,
la voici donc revêtue !

Joie de sentir enfin brûler ce qui n'était fait que
pour mourir !

Cette casaque qui nous tenait cousus, joie de la
sentir se fendre et s'ouvrir !

Joie de sentir les années de ma vie tomber de moi
comme du sable !

Joie de sentir à mon front cette couronne enfin par
chacune de ses épines irrécusables !

SAINT MARTIN

La mère est ce qu'il y a de patient et de fidèle et de tout près et de toujours pareil et de toujours présent.

C'est toujours la même figure attentive, et c'est toujours, sous son regard, le même enfant,

Qui sait que tout lui appartient sans pitié et qui vous trépigne de ses deux pieds sur le ventre.

Mais le père est ce qui n'est jamais là, il sort et l'on ne sait jamais au juste quand il rentre,

L'hôte aux rares paroles du repas que le journal dès qu'il a quitté la table réengloutit :

Un bonjour, un bonsoir distraits, une ou deux questions de temps en temps, une explication difficile et pas finie,

Mais subitement parfois quelques jeux violents et

courts et l'intervention terrifiante de ce gros camarade.

Et cependant c'est bon, cette grosse main quand on ne sait plus au juste où l'on est, qui vous prend, ou sur le front cette caresse furtive lorsque l'on est malade.

C'est lui qui commande notre château et qui se débrouille au dehors avec ce grand monde confus. Il est le justicier en dernier recours formidable et le côté avec espoir toujours par où l'on attend l'inattendu.

Avant que nous soyons il était là et déjà nous étions avec lui sa nécessité et son désir.

De son côté est le commencement et cela dont le propre est de ne pas mourir.

Il y a eu un moment de lui à nous commun où nous n'étions pas séparés.

Et certes nous ne serions pas venus dans ce monde si bien fait et que notre devoir comme tout homme vivant est de déranger,

Et nous aurions pu attendre longtemps le consentement de notre mère,

Si lui n'avait tout secoué pour nous arracher de lui dans le grondement de son rire et de sa colère.

Et cela même qui nous a faits, c'est cela dans les grands moments qui nous ressaisit.

C'est ses yeux qui recherchent les nôtres, les mêmes, pour voir si nous sommes un mâle comme lui.

Ainsi quand ce n'est pas un homme seulement, par hasard, mais que la nation même jusque dans ses racines est insultée,

Et qu'un autre peuple en pleine figure la nie et lui dit que le moment est venu de la vérité.

Et ce droit qu'elle prétend de ne pas obéir, on va bien voir à l'instant de quoi c'est fait,

Un frisson, plus encore que la colère, surprise, déplaçant le sommeil stupide de la paix,

La révélation tout à coup de cette chose plus que nous autour de nous nécessaire, et plus ancienne que nous avec nous, et tellement plus forte et ample,

Reçue, et que pour continuer à tout prix il n'y a pas à choisir que nous restions tous ensemble, Parce que je tiens de toutes parts et que c'est moi par mon nom que l'on affronte

Et que c'est vrai qu'on m'a frappé, de tant d'âmes créent cette âme qui refuse la honte !

Et de même aux grandes heures pour chacun de nous de l'épreuve, et du doute, et du danger,

Quand la mort heurte à petit bruit à la porte, mais
pas autant que nous lui sommes préparés,

Quand le Fort Ennemi nous attaque, pas autant
que nous avons de ressources pour lui répondre,

Quand le capitaine salue pour la dernière fois la
mer en biais du haut de son navire qui s'ef-
fondre,

Quand le kilomètre qu'on lui avait donné comme
sa part gagné et toute l'armée qui se lève pour
le suivre,

La victoire pour le chef de section est si grande
qu'il y aurait eu injustice à lui survivre,

Quand la nuit chargée de soupirs s'achève et le
problème du savant est résolu,

Quand le sculpteur voit le premier sourire sur le
visage de sa statue,

Quand la tentation pied à pied repoussée s'éloigne
et dans le ciel du matin luit une lampe solennelle,

Quand nous nous arrachons à ce qui passe à cause
de ce qui est éternel,

Alors dans une plénitude qui au-dessus de toute
satisfaction est la paix,

J'entends une voix qui dit : O mon fils, connais ce
père qui t'a fait !

O France, rappelle-toi, en ces jours où je commençais avec toi, quand cette dure carapace sur le monde de main d'homme,

Nations sur nations imbriquées, l'impôt, et les longues chaussées de ciment à travers tout, et la loi de Rome,

Par étoiles et par larges morceaux se mit à partir, et tous ces Allemands qui passent par les portes débarrées,

Et le grand temple qui donne de la bande sur la gauche à cause de la source au-dessous qui s'est déclarée

Mais aussitôt, ce qui est plus fort que les ténèbres, c'est la foi !

Plus fort que tout un monde, tant pis pour lui ! qui s'écroule, c'était ce sentiment invincible de la joie !

Qu'est-ce qu'on peut faire à Martin, maintenant qu'il a tout donné ?

Son cheval à ce compagnon d'armes, qu'il aimait, son vêtement à Jésus qui le lui a demandé.

A la place du rude poil militaire voici la chape et le pallium.

Le général et le préfet sont par terre et à leur place voici le Père qui commence entre les hommes,

Tel que jadis j'avais vu Monseigneur Favier à

Pékin et tous ces grands Jésuites de Chinkiang et de Zikawei.

C'est bien lui, avec sa rude barbe mêlée de gris, et ce teint rouge, et ces cheveux gris tout bouclés, qui lui retombent sur les oreilles,

Et cet air colère et bon, et ce sourire, et ces yeux un peu proéminents,

Ces pommettes de vigneron et ce front de Jupiter tonnant.

S'il faut mourir, il est prêt, mais tant qu'il est vivant, celui-là n'est pas né qui saura le soutenir en face.

La nécessité est en lui de ce peuple même, pas un autre, qu'il a lui seul à enfanter dans la Grâce. Soixante ans sont bien peu de chose pour qu'on refuse à Dieu ce peu de travail.

Tout ce monde impétueux d'entreprises, et de connaissances, et d'idées, et ce désir, et l'amour qui lui dévore les entrailles !

Son domaine, démolition et chantier, c'est ce chaos qui sera la France.

Mais c'est pour ce chaos précisément qu'il existe, et non point pour cet ordre tout fait, César et sa mortelle ordonnance.

Le Paganisme a chu pan sur pan, et ce n'est pas à lui qu'on demandera tout de même de le regret-

ter, et il n'y a pas à nier que le décombre soit immense !

(Un artiste n'envisage pas l'Acropole avec plus de complaisance.)

Car Jésus même a dit qu'il n'était point venu porter la paix, mais la guerre, et le glaive, et le feu qui à rien de ce qui est capable de brûler ne demeure indifférent,

Le levain, que pour s'en emparer, on a mis dans trois mesures de froment,

Le vin nouveau, et, qu'on le verse dedans, ce qui peut arriver de moins aux vieilles outres, c'est qu'elles crèvent !

Le Royaume du Ciel est là qui ne nous laisse paix ni trêve :

L'invincible ennemi est là contre qui les Saints (si mal) cependant n'en ont jamais fini de se défendre,

Et contre qui les tristes sociétés Civiles si ridiculement toujours sans se lasser recommencent de combiner et de tendre

Le réseau barbelé des lois, et des Pragmatiques, et des Articles Concordataires,

Et ce petit rempart de sable tapé qui dit : « Tu n'iras pas plus loin ! à la Mer.

Pourquoi s'étonner que les choses devant nos yeux

se ruent quand leur nature précisément est de passer ?

Qu'elles passent ! Martin n'a pas dans sa tête un autre ordre tout prêt pour le leur substituer.

Il ne veut pas autre chose que la gloire de Jésus-Christ aujourd'hui même !

Ce n'est pas des pierres qu'il a à enfanter, ce sont des hommes, et sa paternité, c'est le baptême,

Le baptême ou replongement dans cette eau qui est le mouvement lui-même,

Les âmes qui ne se meuvent plus sur la terre seulement, mais sans poids, dégagées dans la lumière libre et l'eau vivante !

Demain c'est le Roi sur son trône et l'Evêque dans la Cathédrale triomphante !

Mais aujourd'hui c'est Martin tout seul et cette foi en lui

Qu'il est de la part de Dieu quelque chose capable de donner la vie !

Que demain prenne soin de lui-même ! Son domaine à portée de sa main sans imagination et sans orgueil,

C'est ce païen tout vivant de démons à instruire, et le marécage à évangéliser, et la brousse, et ce grand pont pour tous les siècles sur la Loire qui ne se construira pas tout seul !

Quand le soleil de Dieu est au ciel, toute cette ombre inique sur la terre, est-ce que nous pouvons plus longtemps la tolérer ?

Est-ce qu'il y a moyen de dormir quand on a déjà au poing ce bon blé ?

Dont le morne savart plein de flaques est capable où le colon hagard aujourd'hui loin des routes se tapit avec sa chèvre et sa vache,

Joint au vin sur le coteau aride que prophétisent tous ces mûriers sauvages ?

La terre, au lieu de cet herbage rude, est-ce qu'elle n'aimerait pas mieux faire de l'or,

Le pain et le vin sur la grande table carrée pour la nourriture de l'âme et du corps ?

Et passons à nous, cette mort que nous voyons s'élargir peu à peu, corrompant ce qui nous entoure,

Est-ce la peine de lui avoir échappé, si nous ne trouvons le moyen que ce soit pour toujours ?

Ni ses fondements n'ont sauvé l'édifice, et ni sa dédicace emphatique, ni sa beauté,

L'aqueduc est interrompu, et le prétoire est à bas, et quant à ce qui est de César et de sa divinité,

Il n'y a que la vieille Vénus avec les Grâces ses compagnes dont nous soyons à ce point dégoûtés !

Toutes ces choses qui étaient là pour toujours,

qu'est-ce qui leur prend tout à coup qu'elles disparaissent ?

Voilà que c'est nous qui sommes plus solides qu'elles, et c'est elles tout à coup qui bougent et qui nous laissent.

Les lois sont pour les voleurs, les pierres sont pour les tombeaux.

On respire ! nous qui sommes vivants, nous avons le ciel à nous sans limites et le soleil qui ne nous fera jamais défaut,

Cet air qui ne nous servirait à rien s'il n'était absolument inépuisable.

Ce qui n'a point de mesure est précisément ce qui est pour nous le premier et l'indispensable,

Et quand tout le reste nous manque, cela que l'on est toujours sûr de retrouver.

Qu'on verse parmi les orties Mercure et toutes ces idoles bien sculptées !

Mon Dieu à moi est le Père sans qui je ne puis absolument exister.

Que les montagnes s'entrechoquent et que les Royaumes culbutent sur les Empires !

La catastrophe est si grande que pour nous désormais il n'y a plus besoin de mourir !

A ce monde immense qui fait eau, que pourrait ajouter notre petit naufrage personnel ?

Tout ce que nous aimons ne nous serait pas davantage ôté, qui sans que nous bougions s'en va de nous comme par un mouvement naturel.

Cette étoffe dont nous avons trouvé tous nos murs tendus, — « personnages et fleurs », dit le catalogue, — exactement comme s'ils étaient réels, Nous ne les verrions pas davantage se décolorer et s'amincir,

Les convives (si pâles !) se retirer, et emballer la musique, et le festin finir,

Sans que nous ayons eu la peine de bouger la main et fait signe qu'on pouvait desservir.

Pourquoi tant nous occuper de cet événement, la mort, qui comme l'achat des habits et le repas se produit dans la sphère pratique et subalterne ?

L'esprit d'un coup de rame vigoureux remonte vers ces choses générales et qui n'ont aucun terme.

Et bien que je sois, paraît-il, au courant mêlé et que tout file à mes côtés vers la chute,

Cela vaut la peine d'être éternel, ne serait-ce qu'une minute !

Le monde est si peu solide que cela fait rire !

C'était ça qui voulait nous dominer ? quand tout ce qu'il demande, dans le fond, est de nous obéir.

Pas la peine de combiner tant de plans et de machines et de systèmes !

Ce n'est pas demain que j'entrerais dans le paradis, c'est aujourd'hui même !

Car, bien que ce ne soit pas aujourd'hui que nous entrerons avec Dieu face à face,

C'est aujourd'hui que nous avons dans nos mains ce que Lui n'a pas de mains pour qu'il le fasse !

Temps et lieu pourraient être meilleurs, mais ce n'est pas moi qui les ai choisis.

« Je ne suis pas un ange », dit Martin, « mais tout de même je suis ce qu'on pouvait trouver de mieux en Pannonie.

« C'est heureux pour ces pauvres gens », dit Martin, « que je ne sois tout de même pas un pur esprit.

La tentative de se couper en deux n'est pas chose qui généralement réussisse,

Comme le prouve ce coin de manteau jadis que j'ai laissé prendre et qui peu à peu tout entier m'attira vers un autre Commandant,

Il a tout pris, corps et âme, rien de moi finalement qui ne se soit trouvé propre à son service.

Mais si je suis défricheur de forêts aujourd'hui, ce n'est pas pour le plus grand honneur de la statistique et l'avantage du département,

Pour l'augmentation de sa superficie cultivée en
blé, vivres, chanvre et métal,

C'est que, partout où je suis, ma mission est d'ar-
rêter le soleil !

Si je fais des routes et des ponts, ce n'est pas pour
que le commerce en soit facilité,

C'est pour que la distance ne soit plus désormais
puissante contre la charité,

Pour que les villes se baisent et que les îles au sein
des mers se rendent visite !

J'interviens au travers de tout parce que
j'existe !

Ce n'est pas la guerre que je suis venu détruire,
c'est la paix que je suis venu surajouter :

Il lui fallait ce labourage pour qu'elle puisse pous-
ser.

Malgré la guerre et l'orage, on m'a dit que ce grand
château de l'âme avec Dieu aujourd'hui même
est possible,

La vigueur d'Adam corps et âme dans le principe
des choses visibles et invisibles,

L'âme qui possède son Dieu et qui ne se réjouit
pas à moitié !

Que le palais des Empereurs s'effondre et moi je
plante Marmoutiers !

Ecoute, peuple, que je sais obscurément dans mon

cœur que j'ai fait et qui ne cessera plus jamais d'exister,

Comment ferais-tu pour mourir quand tu sais qu'on

t'a mis pour toujours la vie même à ta portée ?

Ah ! qu'est-ce que ça fait ! Que le vent souffle tant qu'il voudra de la mer ! ni les grandes pluies écrasantes, ni le vent,

Ne suffiront désormais à éteindre ces églises, et ces chaires, et ces couvents,

Grandes et petites, qui brillent parmi ta forêt (et cette grosse veine de la Loire toute luisante sous les feuilles) comme des vaisseaux d'or et comme des lampes d'argent !

Tout ce que j'avais à faire pour toi était de te montrer le Père une fois pour toutes qui suffit.

Le tourment et le malheur sublime à ton tour, tu le sauras, d'avoir en soi ce qui est capable de donner la vie !

Et si c'est vivant ou non, ce que ton cœur a conçu, j'ai placé près de toi des peuples qui te l'apprendront,

Soit que tout de suite et sans plus attendre tu te jettes sur eux dans le transport de ton idée toute neuve et de ta jeunesse,

Soit que, le silence étant devenu trop long et la nuit à la fin sur la terre trop épaisse,

Ce soit eux qui une fois et deux fois et trois fois
viennent dans toi frapper et te requérir :
La mort est venue pour toi, ô France, si tu ne nous
fournis plus le moyen de ne pas mourir ! »

Et la guerre en effet que nous attendions chaque
printemps, la guerre une dernière fois est venue.

C'est Novembre, et la lutte au bout de ces cinq
années sans qu'on sache comment a pris fin, et la
meilleure preuve de ce qui s'est passé,

Pendant que nous existons toujours, c'est l'ennemi
tout à coup dans nos bras qui s'est affaissé.

Quoi, on ne nous demande plus rien, quoi, c'est
vrai que nous sommes vainqueurs !

C'est vrai que pour notre sang versé nous allons
recevoir autre chose que de l'honneur,

Ce salaire que les autres nous ont permis de tou-
cher, ce prix pour la première fois de notre sang,
(ah, nous n'y étions pas habitués !)

Je dis, du haut des Vosges, là-bas, — cette tache
dans le brouillard d'automne et le long de ce
grand fleuve indistinct, — cette terre qui était
à nous et qu'on va nous restituer.

Jamais, à qui revient, après ces longs ans, d'exil,

victoire ne fut annoncée par tant de pleurs et tant de pluie !

Des deux parts des Champs-Élysées toute cette ferraille qui luit,

C'était ça qui tirait sur nous et c'est ça de nos mains que nous avons pris.

Tout ce parc de dragons confus maculés de fange et de mousse qu'on avait amené pour nous démolir,

Tout cela qui tonnait et crevait sur deux cents lieues, l'artillerie de Wotan et d'Ægir,

C'est cela qui fond ainsi lamentablement, insulté par les taxis dans le ruisseau, et nous sommes pleins de cette affreuse dépouille abandonnée !

Qu'en dis-tu, peuple de Hambourg ? et réponds si tu t'en souviens encore, de ces sombres jours d'été,

Quand les trains chargés de soldats commencèrent et le soleil était cette scorie rouge dans le ciel,

Et cette foule sans parler tout ce peuple en chapeaux de paille sur la Jungferstiege qui attendait les nouvelles !

Et comme le vent par risées soudaines fait grésiller toute la surface de l'Alster,

Ainsi ces têtes tout à coup qui ondulent et les feuilles blanches des *extras* qui se propagent

d'un bout à l'autre aux mains de cette foule qui plie dans le courant d'air.

Le torse monstrueux de la Guerre au bout de la chaussée apparaît et d'un tour de son épaule elle déracine la Porte de la Cité.

Les sirènes des bateaux se sont tues et déjà la sortie de l'Allemagne est arrêtée.

Voici la Guerre que ton cœur désirait, ô peuple, à l'ombre de tes clochers protestants, est-tu content ? salue-là !

Comme ces fous qui à grand labeur jadis à travers la muraille fondue firent entrer le Cheval de bois.

Peuple qui ne sait pas parler et qui n'a issue de t'exprimer que la musique !

Effort de la volonté aveugle et de l'avidité physique !

Nation dans le mécontentement de la limite et de toute forme par le dehors qui te soit propre, Allemagne, grand tas confus de tripes et d'entrailles de l'Europe !

Peuple mal baptisé, en as-tu assez maintenant de ce grossier désir d'être Dieu ?

Le Rhin qu'on t'a mis à travers toi est-il si peu profond qu'à jamais tu pouvais en éloigner ton cœur et ton oreille et tes yeux ?

Ecoute ce que dit de sa source le fleuve à travers
toi qui passe et ce récit qui t'est antérieur :

Une vraie rive, tu ne pourras pas l'atteindre, ô
peuple à jamais intérieur !

C'est en vain que tu redemandes ton image à cette
eau vaine.

La malédiction est sur toi de ceux-là qui regardent
Soi-même.

Race de forgerons et de mineurs et de fabricateurs
dans l'ombre des bois et de la fumée !

Scruteurs de toutes les archives à cause de ce secret
qui peut-être y est enfermé,

L'or sous le Rhin, le talisman tout à l'heure qui va
te donner la possession de l'univers,

La formule qui permet d'avoir à soi ce qui
est à Dieu et qui est tombée du Ciel avec
Lucifer !

C'est en vain que tu as fait ton bien déjà de toutes
ces richesses en paquets et de toutes ces moitiés
de peuples mal avalées !

Il n'y a aucune paix pour toi tant que ton affreux
trésor est menacé.

On ne t'ôtera pas de l'esprit que le monde tout
entier est à toi parce que tu es au centre.

Il n'y a pas de paix possible pour toi avec tout cela
que tu n'as pas mis dans ton ventre.

Tous ces biens mal acquis en toi bougent et ne te laissent point de repos.

Ils ne te furent pas plus nécessaires jadis, et davantage légitimes, que ceux-ci qu'à présent il te faut, .

L'expansion à droite et à gauche de tes ailes et l'avancement de ta bouche jusqu'à la mer !

Ceins tes reins une fois de plus ! prépare-toi, prends les armes une fois de plus, Ange hideux tout pressé et replié dans le centre de la Terre !

Fais sortir de tes usines ces rangées de volcans qui roulent !

Bascule tes cubilots ! à la matière liquéfiée impose ton sinistre moule !

Les outils enchevêtrés tournent et crient, une lourde vapeur jour et nuit s'éploie au-dessus des villes.

L'Europe écoute sourdement ses bases trembler au bruit de tes marteaux qui pilent,

Et quand le bras de grue au-dessus de ses fonts baptismaux transporte l'affreux fût branlant qui vient de naître,

Du fond de la citerne d'huile jusqu'au toit saute une flamme de quatre-vingts mètres !

Peuple de Luther et de Kant, médite de nouveaux nuages empoisonnés !

A tout ce que tes adversaires ont de pire propose ta complicité.

Rien ne fut omis, c'est bien. Ce qui dépendait de toi, tu l'as fait en conscience :

L'heure est venue, en avant ! Ce qui t'attend, tu le sais d'avance.

C'est l'enthousiasme de la mort qui t'a pris, comme d'autres l'espérance !

Ce dont il s'agit pour toi, tu le sais, ce n'est pas de vaincre, c'est de mourir.

C'est la mort seule que tu apportes avec toi et c'est la mort toute seule qui peut combler ton désir.

Tout cela qui fait semblant d'être le bien, et tout cela qui était à toi, et tout cela que tu n'avais pas le droit d'avoir, et tout cela qui n'avait pas le droit d'exister,

C'est cela dans le transport de ton désespoir comme l'amour que tu nous apportes à tuer !

C'est cela de l'abîme et parmi ces jets de flamme et dans ces rots de gaz empesté et ces griffes d'acier qui s'enfoncent et ces nœuds de muscles contractés qui poussent et ces poignées de poux,

Qui de l'abîme avec ces millions de voix balbutiantes est sorti et qui supplie et qui se jette et palpitant affreusement contre nous !

C'est cela qui est construit pour obliger Dieu à être le plus fort.

C'est le mal vivant qui vient rechercher le bien en nous qui était mort.

C'est cela tout plein d'enfer qui vient voir si c'est vrai que nous sommes creux et abandonnés !

C'est cela qui vient se venger sur nous de la vie que nous n'avons pas su donner !

A mesure que le jour diminue, le monstre vers lui-même se retire, hagard et las.

Tout à coup nous n'avons plus rien dans les mains et l'Allemagne a capitulé à voix basse.

Les feuilles tombent, et la brume entre les montagnes s'épaissit, c'est le jour de la Saint-Martin. Le soldat a jeté son fardeau par terre et regarde le Rhin.

C'est fini, la guerre est finie, et l'ennemi est là devant lui tout ouvert, et le terme sans aucune joie est atteint.

L'espérance a été pour les morts, la paix est à jamais pour les morts, et pour lui,

Neuf jours après le Jour des Morts, cette victoire qu'on lui dit qu'il a gagnée dans le brouillard et dans la nuit,

Le voilà donc, pendant qu'on se battait ces cinq ans, et du même mouvement toujours, ce grand fleuve là-bas qui ne cessait pas de couler entre la terre et le ciel.

Le soldat le regarde tout blanc sous la lune qui brille comme une grande loi solennelle,
La Grande Règle de Dieu éternelle qu'on aperçoit par moments toute brillante à travers la nuit et le brouillard.

Mais ce qu'il a donné, ce que tous ces morts derrière lui ont donné, il sait que ni la paix ni la victoire,

Ni cette terre qu'on lui a rendue comme une épouse dans la nuit, ne l'explique, ni ce grand Fleuve à tous les portes de son âme tant désiré
Ni la potasse, ni le fer, ni le charbon, ni l'or, ne pourront le lui payer.

Le sang qu'il a répandu, toute la terre ne suffirait pas à l'étancher !

Le canon sur tout le front s'est tu, et la poussée préparée s'est dissoute, et le cri dans la gorge s'est défait,

Il y a un terme qui secrètement est atteint, il y a un compte qui se trouve réglé, il y a quelque chose d'obscur qui est satisfait.

L'homme ne sait rien, sinon que son sang a coulé

et sinon cela que le sang de la France a coulé,
et que son âme s'est séparée en deux et que le
sang a coulé d'elle-même comme un fleuve !

Le voici qui s'est séparé d'elle comme l'eau qui
fait son œuvre,

Et qui administrée par la pente s'en va de toutes
parts porter la vie à ces millions d'être inconnus.

La vie qui est de Dieu seul et c'est pourtant de moi,
ô mon fils, que tu l'as reçue,

Cette vie qu'il n'est pas permis de donner autre-
ment que dans le sommeil et l'ignorance de la
mort !

Maintenant le temps est venu de rejoindre ces
choses dont on dit qu'elles existent encore,

Tout cela qui se faisait tout petit pendant que la
frontière tonnait, et qui de nouveau essaye de
me dire son nom à voix basse.

Voici le bois qui précède mon village, et quel est ce
bruit dans les ronces, et j'entends le cri sombre
des bécasses.

— Soissons et Rheims ont brûlé ; et ce que je rap-
porte avec moi dans mon dos, c'est le silence
d'un million d'hommes qui reposent.

Les feuilles mortes par terre font un triste tapis
rose.

Ce tas noir entre les arbres là-haut, c'est le village

où la femme t'attend et l'enfant que tu ne connais pas.

Laisse-la chercher dans la nuit un peu pour voir
si elle ne te retrouvera pas,

Et dis si c'est bien cela que tu attendais, sans un
mot et sans un bruit,

Cette face couverte de larmes et cette bouche
fraîche et humide dans la nuit !

Copenhague, septembre 1919.

ODE JUBILAIRE POUR LE SIX-CENTIÈME ANNIVERSAIRE DE LA MORT DE DANTE

Ce monde à lui tout seul tel qu'il est, c'est difficile
de nous persuader qu'il est complet et suffisant.
C'est difficile de nous faire croire que nous avons
droit sérieusement à pas autre chose.

Ce mur, avec son dessin toujours le même à un
mètre, ses énervantes questions toujours les
mêmes, y coller nos belles histoires l'une sur
l'autre, c'est difficile de l'empêcher dessous peu
à peu de redevenir bizarre et transparent.

C'est difficile de se boucher tout le temps les yeux
et de penser à autre chose,

C'est difficile, comme si nous ne savions pas ce
que c'était, de nous vanter le vin et la rose :

Ces pièges qu'on monte sous notre nez pièce à
pièce, la maladie et le péché,
C'est embêtant d'y être toujours pris, d'être tou-
jours imbécile et manœuvré,
C'est embêtant de subir la grosse machine corpo-
relle, quand nous savons que nous sommes faits
pour lui commander,
Et c'est idiot bruyamment de nous vanter cette
grande baraque hasardeuse dont nous sommes
les locataires inconfortables,
Ce Palace au bord de la mer dont rien ne tempère
l'ennui épouvantable,
Que le retour à nos Travaux Forcés.

Il y a les Saints qui ont résolu la question une fois
pour toutes.
Il y a les Saints qui laissent le monde où il est et
trouvent plus simple d'occuper immédiatement
l'éternel.
Je n'ai qu'à faire silence pour que Dieu parle, et
pour entendre mieux vaut peut-être que j'écoute.
Pourquoi n'aurais-je pas passage vers Lui dès ce
moment, puisque Lui aussi compte parmi les
choses naturelles ?
Parce qu'on m'a installé parmi ces êtres tout faits,
dans cet univers à plafond,

Vais-je me passionner pour ces articles tout faits,
pour ces choses toutes faites et qui se défont,
Me contenter des choses créées quand on me dit
que le Créateur même, le vivant est à ma dis-
position ?

Ah ! j'ai assez à faire qu'il reste avec moi, j'ose à
peine respirer de peur qu'il ne m'échappe.
C'est cela, pendant que je le tiens, qui mûrit le
blé et la grappe.

Pour quitter ces ténèbres de la Foi qui sont mon
domaine et mon abri,

Envisager au-dessus de mes frontières Tes œuvres,
alors que Ta parole me suffit,

Pour oser quand Tu m'y inviterais sortir dans
l'antérieur avec Toi,

Mettre la main à ces Cieux que Tu composes là où
l'ineffable conseil se réunit,

Tu sais bien que je n'existe pas !

Et cependant sommes-nous maîtres de tenir à ce
sol inerte quand le pied s'en détache comme de
lui-même ?

Laisserai-je pendre ces ailes à mes côtés sans
emploi ? est-ce ma faute si le ciel existe,

Non pas demain mais à ce moment même, et cet

or au travers du brun, l'azur pur étrangement
mêlé à ce novembre blême ?

Pour me faire oublier la patrie est-ce ma faute
l'âpre grève et le grand sable triste ?

— Est-ce ma faute, ce visage si beau et les yeux qui
me regardaient de Béatrice ? —

« Ce n'est pas moi qui ai quitté Florence », dit le
Poète, « c'est Florence qui ne pouvait plus me
tolérer.

Si je suis monté jusqu'au ciel, c'est l'exil qui m'of-
frait le premier degré.

L'impossibilité avec les autres hommes pour
Dante de rester égal et sur les deux pieds.

Pour désirer le Paradis je n'avais qu'à me souvenir
de l'Arno.

Et certes je l'ai appris comme un livre deux fois su
et qu'on reprend page à page et mot par mot,

Le goût de ces heures qu'on vit, patrie crênelée,
loin de tes murs.

Ah, de quitter ma maison et ma rue, ah, de quitter
ce Baptistère où je fus porté, petit agneau,

La séparation fut dure !

L'exil fut mon partage tellement que la mort sera
ainsi,

Cette faim en mon ventre est intacte que Florence
n'a point repue.

Si je n'avais titre à l'autre séjour en moi, pourquoi
m'aurait-on chassé de celui-ci ?

J'ai ajouté toute la terre à ce paradis que mes pères
ont perdu,

Ce monde où chacun commodément trouve sa place
et dont je suis exclu !

Mais ceci ne peut plus changer du moins pour moi
que j'en suis retiré.

Laissez-moi le regarder du haut en bas, ce monde
pour le moment qui m'est interdit tout entier,
Cette espèce de cathédrale confuse ou chantier dont
j'ai reçu dispense,

— Et le ciel n'est pas plus loin désormais pour moi
ou plus inaccessible que Florence, —

Cette coupe de l'Enfer au Ciel d'un seul coup pra-
tiquée à travers l'Histoire !

Laissez-moi regarder ceci face à face, puisqu'on
m'en a séparé pour que je puisse le voir.

Ce mur au devant de moi qui existe, c'est cela que
vous appelez les choses qui passent ?

C'est assez permanent pour être là, ça renaît assez
vivant sous la figure qui s'efface,

L'adversaire toujours neuf sous l'ennemi qui n'est
pas mort assez,

Ces choses qui souffrent passion avec moi, l'éternité à ma mesure de ces choses dont vous me dites qu'elles passent,

Et qui m'empêchent de passer !

Celui qui mange le pain des autres, vous ne lui ferez pas croire qu'il est bon,

Le pain d'un autre que j'achève, quand je suis fait pour traiter le monde entier à ma table.

Celui qui a reçu le feu en lui il brûle et ce n'est pas un vain charbon.

Celui qui a reçu le soleil et qui le garde au fond de son cœur misérable,

Vous ne lui ferez pas accepter le néant, cet horrible frère qui ne m'entend pas,

Ce silence comme réponse pour toujours et ce rire vide comme si je n'existais pas !

Cet être comme si je n'en avais pas besoin, vous ne me ferez pas croire que c'est juste !

Cet Empire en mille morceaux, ce débris d'Énée et d'Auguste,

Cet arrangement des hommes au hasard par la fraude seulement et par la force,

Vous ne me ferez pas croire que je n'ai pas raison avec cette idée que je lui apporte,

Vous ne me ferez pas croire que je n'ai pas raison
avec ce centre que je lui apporte,

Et que nous n'en avons pas assez de la guerre et
que je n'ai pas raison en toutes choses de cher-
cher la paix.

Et qu'il y a une autre paix pour la terre que Rome,
et rien d'autre que ceci en ce monde avec l'ordre
de quoi il y ait absence et divorce,

La Cause qui ne finit jamais !

La cause au centre de l'Univers intronisée dans un
Empereur visible.

Le mariage à l'ombre de la Croix de toutes les
nations avec Rome.

J'en ai assez de ces Républiques d'un jour et de tous
ces tyrans l'un sur l'autre en une procession
risible,

Il n'y a d'autre paix pour l'homme que dans un
contrat avec tous les hommes.

Au nom de ce paradis jadis en qui nous fûmes un
seul corps et un homme entier,

Qu'il y ait en ce monde quelque part un recours
ouvert contre le particulier.

Au lieu de tous ces vains tourbillons, au lieu de ces
longs remous autour du crime,

Que je la sente s'éveiller enfin, la profonde respiration unanime !

Vous n'avez pas le droit de séparer ce que Dieu a fait pour être ensemble !

Vous n'avez pas le droit de bâcler tous ces murs au hasard au travers du Temple !

Mon exil ne cessera pas tant que je suis privé de toute la terre !

Ah, ce n'est plus Florence dont je suis altéré, ce qui m'a mis en marche dès l'enfance, ce qui me dresse maintenant et qui me rassemble,
C'est la passion de l'Univers !

Ah, puisque le monde n'a plus de centre et puisque je ne peux plus rassasier mon regard avec l'horizon,

Puisque rien ici-bas ne peut plus lui fournir cette cité où elle soit Romaine,

Puisqu'il n'y a plus de couronne pour moi, du moins que l'on me procure une prison,

Un pacte, serait-ce l'enfer, mais qui dure, avec les âmes humaines,

Un rapport qui ne puisse plus passer avec tous, une place en un certain milieu qui soit la mienne.

Toutes ces âmes, à l'intérieur d'une même passion ensemble pour l'exploitation du fini,

J'ai interrogé l'anneau qu'elles font, le segment
particulier de l'Enfer qu'elles ont construit,
Le trou jusqu'où le poids peut aller qu'elles ont
approfondi.

Ni la crampe n'est le repos pour moi, ni le froid qui
pétrifie.

Ce Cinquième Chérubin sur Dieu jadis entre les
quatre Membres qui était à la place du Cœur,
C'est en vain qu'il organise sous moi pour m'em-
pêcher d'être ailleurs

Le Diamant pour toujours de ses Eaux cristallisées,
C'est en vain que dans une extase affreuse on me
montre dans la profondeur

La funeste Étoile gelée !

Je sais ce que peut la parole éternelle, tout ce qui
sur la terre déjà ou dessous souffre la Justice a
beau fuir !

Je l'ai arrêté pour toujours, je l'ai pris avec mon
vers qui ne cessera pas !

Je le donne à tous les siècles à regarder, dans le
signe qu'il a tracé pour toujours je le donne à
lire,

J'ai fixé chaque adjudé à sa place tout vivant dans
la chose qu'il voulait dire :

Il est là, parfait dans son insuffisance pour toujours, tant que durera à entendre mon vers qui ne cessera pas.

Ni ce qui endure la Justice me suffit, ni ce qui veut me captiver avec la grâce !

Tout ce qui vient à moi, butin de la rime que je lui propose à voix basse,

Tout ce qui avait besoin de ma mesure pour être mesuré,

Tout ce qui de ce monde avec mes vers que je fais me défie d'être séparé,

Tout ce qui varie et reparaît avec les lignes que j'entrecroise,

Tout ce qui se dérobe et revient, suivant le son que ma pensée à chaque pause suspend et pèse, —

Ni ce concert à m'enchanter ne suffira de ceux qui furent, ni ce maître derrière ma chaise,

Ni ces yeux comme pour chanter qui m'attendent, ni vos lèvres, ombres courtoises,

Qui veulent parler et se taisent.

Il y a toujours le onzième pied qui est trop, il y a l'intervention toujours de ce troisième vers sans repos qui m'entraîne ailleurs.

Il y a ce péché en moi qui a besoin d'être détruit, il

y a ce supplice enfin décisif que je demande,
Il y a ce besoin de l'homme avant tout qui est
d'échapper au bonheur,

Il y a ce Gardien à coups redoublés qui me frappe,
il y a ces faces violentes, il y a ces espèces de
frères terribles qui m'attendent,

Il y a ce Paradis pour moi qui est une soif plus
grande !

Ah ! le supplice qu'il me faut, ce n'est point ce
quartier de colonne qu'on me charge sur les
épaules,

Ce fil dont on me coud les paupières, et ce n'est
point la faim et le feu, et cette espèce de moule
ardent où chacun avec soi-même comme mar-
teau se reforge à tour de rôle !

Dès ce monde même et avec ceux qui étaient avant
moi et avec ceux qui seront après moi il y a un
organe ensemble que nous avons formé !

Il y a un ange avec désir qui se crée et qui s'ouvre
comme une bouche altérée !

Ce que c'est que d'être séparé de son amour il
n'était pas trop tôt pour que je l'apprisse de
toutes les manières.

J'entends ta première parole, mon amour, cépen-
dant que j'écris ce dernier vers.

Pendant que ce monde finit, pendant que ces gens

autour de moi pour rien je les vois si affairés et
si tristes,

Pendant que je recopie ce poème, pendant que je
dispute à Venise trois villes de ce petit sire que
je sers,

Je sais que la Joie existe !

Béatrice des jours éternels un moment sous tes
cils qui ont palpité,

Enfant de Dieu subit dans ce mariage d'une
seconde où tu pris la mort et me livra la solitude,

Laisse-moi tout à fait finir ce monde que tu
condamnais avec ta beauté,

Détourne pour une seconde encore ce visage seule-
ment compatible avec la béatitude !

Ce que tu as achevé de faire de ce monde pour
moi avec ta beauté, laisse-moi le voir,

A cette heure où la cloche se tait et le Royaume
bientôt succède à la victoire,

Et cette terre en train de se dissoudre sous mes
pieds, — Ravenne — cet empire tout mangé et
dévoreré par la gloire !

Tout à sa suprême tension s'arrange en une espèce
d'immobilité.

J'ai arrangé pour les hommes et les choses dans

l'astre entrecroisé de mes vers cette espèce de Jugement dernier.

Plus puissant que César j'ai réuni la terre et puisqu'on me l'avait refusée j'ai fait la paix.

Recommence ce mot si doux afin que je sache si c'est vrai,

Le sourire que tu avais commencé, la joie qui est plus forte que le mal !

Que ce secret d'innocence jadis, pour ce frère que tu acceptas de garder, et le serment que tu me reconnaîtrais.

Recommence avec les étoiles ! »

Béatrice ! nous lisons au Trente-et-unième chant du Purgatoire,

Que Dante, s'étant frayé au travers de la terre chemin, tous les cercles du supplice et de l'expiation,

Quand il parut, dans le jugement du soleil faisant cette pauvre tache noire,

Tu l'accueillis par des reproches si amers, tel ton regard et telle ta dérision,

Et aucun de ces mots sacrés de tendresse que ta bouche en ce monde n'avait pu dire,

Que le cœur du dur écolâtre éclata, dégorgeant les larmes et les soupirs !

Mais dis, quand il est passé à toi pour de bon, je gage que tu as laissé à d'autres le soin de l'accuser,

Tous ces corps pour qui nous avons chéri tant de haine, ces ennemis dont nous avons mésusé.

Toi, sans escorte ni char, je sais que tu es venue à sa rencontre dans la nuit,

Et non point verte et ceinte d'olivier, mais toute nue et âme dans la lutte et la division de l'agonie.

Dis-lui, à cet injuste cœur, explique-lui à ce cœur trop humain, que s'il a fallu attendre si longtemps,

Durer seul entre les hommes son heure jusqu'à ce qu'elle soit finie,

Frère, c'est qu'il n'y avait pas moyen autrement !

« Je n'ai pas voulu diminuer dans cette âme que j'occupais.

Et belle j'ai voulu pour toi être plus belle, jeune, passer à une jeunesse plus grande.

La joie que j'aurais pu te donner en ce monde, pas plus qu'elle ne te suffisait,

Et moi, avec ces choses que tu trouvais si réelles, je ne voulais pas partager d'être vivante !

Parce que je ne voulais pas être ailleurs que ton cœur, partager aux yeux de tous d'être vivante !
Ce n'est pas la peine de m'aimer si tu ne me crois pas et si tu n'as pas foi en moi, ce n'était pas la peine d'être si belle !

Tu vois bien que ces choses ne sont pas nécessaires puisque j'ai cessé d'être avec elles !

Ce n'est pas la peine d'être si belle, si tu crois avec le reste que je pouvais finir !

J'ai fait, dès la première fois que je t'ai vu, le serment de ne plus mourir !

Apprends les livres maintenant, dépêche-toi, lis, Dante ! fais de la politique et du droit :

Va partout ! regarde les hommes qui te regardent et les femmes, demande-leur si elles sont plus belles que moi !

Va voir, les ayant éprouvées, si je suis la seule à t'avoir trahi.

Ah ! fais ce que tu veux, mais le goût particulier qu'ont les choses où je ne suis pas,

Dis maintenant si tu ne l'as pas appris !

Les docteurs ne t'auraient pas convaincu, je te vois qui baisse obstinément la tête,

Ces choses que Dieu tout de même a faites, c'est difficile de les prendre en mépris.

C'est difficile pour César de lâcher le monde et
c'est plus difficile encore pour un poète.

Cette écriture du monde, la lâcher avant que tu
n'aies tout pris,

Car le monde a commencé sans toi, mais sans toi
tu sais qu'il ne pouvait être fini.

— Mais qui te dit, toutes les créatures comme
toi-même, qu'elles ne sont pas soumises à la
vanité, ne le voulant pas ?

Qui te dit qu'elles ne l'attendent pas de toi-même,
le mot seul qui les délivrera ?

La gloire et l'explication de Dieu, tu sais que tel
est leur but principal.

Et qui te dit qu'elles veulent nuire à d'autres que
ceux-là qui s'en servent mal ?

Apprends à ne plus essayer de les contraindre à ce
qu'elles ne peuvent te donner.

Réunis mystérieusement, poète, ces choses qui
gémissent d'être séparées.

Ma joie fut le commencement de ta peine et le
terme de ton étude.

Prends toutes les créatures de Dieu avec toi, prend
le monde pour y retrouver

Mon nom qui est Béatitude !

Aucune chose n'est de trop pour rendre gloire
Dieu.

L'Enfer même qu'on t'a permis de regarder comme
le reste est une louange.

Un peu de la terre de Florence à mes pieds, je l'ai
emportée dans les cieux,

Il n'y a pas d'abîme entre Béatrice et les Anges.

Un gouffre, il n'y a pas un gouffre très profond, il
n'y a pas un abîme entre moi et toi, pécheur.

Raconte-moi un peu notre pays, tu te rappelles ?
Florence en ce temps de son aube et de sa fraîcheur.

C'est là que nous sommes nés tous les deux, dis-
moi, tu l'aimais bien, cette ville détestable ?

Pardonne-lui, Alighieri, comme tu m'a pardonné
qui ne suis point coupable.

Elle fut ta mère comme la mienne et c'est elle qui
a fait mon visage et ton désir.

Il n'y avait vraiment pas d'autre moyen que de te
rompre pour t'ouvrir.

Pour que le ciel avec la terre entre en toi, pour que
Dieu pénètre,

Pardonne qu'une autre main n'aurait su approfondir.

La blessure que j'avais faite.

Vois ce pays que de plusieurs tu as fait une seule
chose en regardant le soleil !

Écoute ce latin nouveau que tu m'as apporté dans le Paradis.

Regarde-là, cette colonne italienne comme un corps, cette terre longue et resserrée dans le soleil,

Je dis cette Clef royale, et ce style à travers le Cœur, je dis cet instrument de Trois Mondes entre l'Afrique et l'Asie !

Vois ce pays qui s'est bâti lui-même, exprès dans son tumulte spontané,

Ce long animal sur la mer dans le faisceau de ses muscles coordonnés.

C'est le sceau qui ferme l'Enfer, touche ce sol mal sûr et frémissant,

Comprends cette architecture du feu qu'ont achevée les tremblements de terre et les torrents,

Corne aussi, cette corbeille de neige et de blé, vase de pommes et de raisins débordants !

Il n'y a pas une meilleure règle à mesurer le ciel que ce mille de marbre, il n'y a pas un cri plus pur,

Il n'y a pas une barre plus droite entre les deux horizons, il n'y a pas un autre promontoire vers l'azur !

Ah, dire ici que notre devoir est la joie, et que Dieu est notre proie pour toujours, et que demain

avec ces milliards de points qui marchent nous serons en vie,

Et que le Ciel éternel à ce monde visible déjà est rejoint par l'architecture,

Ce n'était pas une chose inouïe !

Ce qui ne faisait qu'exister, c'est toi, unissant tout, qui essayes de le rendre intelligible.

Pour mesurer l'Enfer et le Ciel, c'est une idée, fortement puisqu'elle est là, te saisir ainsi de l'Italie.

Pour voir ce que ça fait, rends éternelle une seconde ce que tu as vu, parmi le blanc qu'il faut hors du temps écris-le en tierces lisibles.

Nulle chose n'est inutile puisqu'elle sert à expliquer le Paradis.

Réunis le monde en un seul vers qui cesse d'être dès qu'on l'a dit.

Expire-la tout entière enfin d'un seul coup, cette image transitoire de ce qui ne peut passer !

Rends à Dieu son univers complet dans sa forme et dans sa moralité.

Et moi, pour ce que tu as fini de me donner, ne veux-tu pas que je te donne rien à la place ?

Eh quoi, toujours ces enceintes, mon bien-aimé ? ces durs cercles autour de nous, tu les veux ? ces remparts de feu et de glace !

Il n'est pas de nous d'être soumis, c'est sous nous
pour en sortir que sont faits le temps et l'espace.

Viens avec moi où Dieu seul est nécessaire.

Viens dans cette liberté totale qui n'est pas celle de
la terre,

Viens dans cette chose parfaitement nouvelle pour
toujours, viens dans cette Grâce gratuite où est
le Roi !

Ah, d'être maître et facteur de tout en ce Dieu que
je possède et que je serre,

Est-ce que c'est triste, dis-moi ?

Laisse là ce monde qu'on t'avait donné à refaire,
c'est fini, maintenant, est-ce que c'est triste,
seulement ça, d'être avec moi pour toujours !

Il est écrit que nous ressusciterons dans nos mem-
bres et dans nos yeux, dans nos entrailles et
dans nos sens,

Et que notre âme à l'appel de Dieu refera ce corps
qu'elle lui doit, le même aux eaux désormais
poisson d'un autre séjour :

Le même, c'est elle-même enfin qui refera son
corps dans l'intelligence !

Et non plus dans la servitude, mais dans la victoire,
et non plus dans le hasard, mais dans la sub-
stance.

Mais à quoi me servirait-il maintenant d'être si belle si tu ne m'aimais plus ?

Ne veux-tu pas que je t'aide à jamais pour payer à Dieu ce qui lui est dû ?

Quand il fit l'Homme à Son image, c'était à Son image de créateur.

Il a mis en chacun de nous un peu de son pouvoir animateur.

En sorte que nous soyons l'un à l'autre à jamais non pas seulement utiles, mais nécessaires.

Il a remis ce pouvoir de bienfaisance en nous qui est ce qu'il pouvait nous remettre de meilleur.

Il veut nous devoir quelque chose, Lui aussi, ce fils que nous rendons à son Père.

Et nous de notre côté, nous avons quelque chose pour de bon à donner, je dis ce frère éternel entre mes mains.

Ah, parce que le Temps est fini, et parce que je suis réelle enfin, réelle dans mon âme et dans ma chair,

Cesserai-je de te faire du bien ?

Si d'abord tu ne l'avais vu dans mes yeux, est-ce que tu aurais eu tellement besoin du Ciel ?

Est-ce toi qui as fait le premier mouvement entre

nous pour rompre ces liens et cette barrière ?
Tes vers, est-ce qu'ils font autre chose que provo-
quer, soutenir une autre voix avant la tienne qui
s'y mêle ?

Est-ce que tu aurais trouvé la porte, mon désir, si
cette simple n'était passée la première ?

Si je n'avais été d'une part et de l'autre à la fois,
est-ce que tu te serais fait l'ingénieur de cette
jonction entre le ciel et la terre ?

Maintenant je suis entre tes mains comme une lyre
sonore !

Ce que je pousse est comme de l'encens, ce que tu
me donnes est devenu avec moi comme de
l'or.

L'éclair n'est pas aussi prompt qui brille à la fois
sur Ancône et sur Assise,

Que nous ne sommes à nous dire l'un et l'autre cette
chose à la fois que nous avons comprise.

Comme la musique avec l'orgue, comme l'huile
avec le feu,

Tu vois bien que nous nous servons d'une seule
âme pour être deux.

Ce qui t'empêche de mourir, c'est ma cause distinc-
tement la tienne sous des images différentes.

Ce que nous nous donnons l'un à l'autre, c'est Dieu
sous des espèces différentes.

Le voici refait d'un homme et d'une femme enfin
cet être qui existait dans le Paradis !

Comme nous sommes parfaits, notre amour l'est
devenu aussi.

L'horreur de ce bien que tu me donnes, il y a une
femme en toi pour s'y anéantir.

Ah, tu le vois que la Croix a triomphé à la fin et que
Jésus suffit,

Y boire pour resplendir !

Il n'y a que Dieu de nécessaire, ris de ces choses
s'Il voulait qui auraient pu être autrement.

Foule cette terre que nous avons vaincue sous tes
pieds, la victoire de Dieu est ton partage !

Il n'y a rien de son propre droit qui subsiste et qui
à soi ait autre chose que le néant,

Il n'y a enceinte de son propre droit qui subsiste et
qui s'oppose à Son passage !

Il n'y a nombre de son propre droit avec nous qui
épuise le paysage !

Chacun donne ce qu'il peut, c'est selon Dieu que
nous serons avec Lui ;

Il n'y a pas moyen que nous recevions de Dieu
autre chose que l'Infini.

Il n'y a pas moyen que nous Le regardions autre-
ment qu'avec Lui-même.

C'est parce qu'Il fait notre cœur que nos bouches
lui disent : Je T'aime !

Tu comprends les créatures maintenant, poète ?
Je n'ai pas peur ! O Dieu, il n'y en aura jamais
assez à l'image de Ta plénitude !

Il ne remue pas assez de soleils, il ne monte pas
assez de multitudes !

Si ce sont les damnés qui témoignent de Ta justice,
il n'y en aura jamais assez.

Et je dis que tous ces frères avec nous si c'est pour
essayer de combler l'infini qui manque à notre
gratitude,

Il n'y en a pas assez !

Qu'est-ce que c'était que ce besoin chez toi de
rapport et de proportion ?

Qu'est-ce que c'était que ce désir d'accord juste et
de précision exquise ?

Sinon ce sens de la libération en toi que seule la
nécessité a satisfait,

Sinon Rome, qu'aucun Empereur, fils du hasard
ne divise,

Sinon la plénitude de l'Office dans la plénitude de
l'Église,

Jérusalem qui est la vision de la Paix !

Constata l'expansion enfin de ce Dieu que tu as débarrassé de ta résistance ! le temps de la lutte est fini !

Regarde l'immensité, poète, de ces choses auxquelles tu as consenti !

Ce peuple que tu as fait dans l'aurore, tous ces mondes qu'un seul humble aveu a permis, tous ces frères que tu t'es ajoutés en consentant.

Donne-la donc enfin, cette âme que je te demande, ô frère, comprends-tu pourquoi je pleure et je souris ?

Donne ton âme, colle à l'Esprit tout-puissant !

Si la matière était éternelle par elle-même, il ne remuerait pas sous nous ce tas vivant !

— Qui a mis en marche tout cela ? dit Dieu, ce trébuchement initial ? qui a ménagé ce certain manque et ce vide secret ?

De peur que mon enfant existe par lui-même et qu'il se passe de moi qui l'ai fait.

Qui a mis cette défaillance en son cœur à l'imitation de Ma faiblesse ?

Ce défaut, et ce vide en toute chose, et cette *entrée* en toute chose que Satan désapprouvait ?

« C'est moi, dit la Sagesse. »

Copenhague, janvier 1921.

DESSINS

Il fallait mieux réfléchir, dit Winzer, et ne pas me lâcher !

Je n'ai pas connu quatre hivers Ruhleben en Prusse pour que maintenant on me maintienne en captivité !

Qu'on me donne la Hollande d'un coup avec le Maroc et l'Afrique mêlée à l'Angleterre !

Qu'on me donne le paradis de Mahomet rayé rouge sur du blanc, et ces piments de feu, et ces belles femmes dans les feuilles, et ces fruits, et ces chiens, et qu'on me donne toute la terre !

J'ai deux mains au bout de mes bras qui savent peindre sans pinceau et sans papier !

J'ai arraché du monde par lambeaux et j'en ai

fait ces flammes dans ma chambre et des tapis
qui vivent sous mes pieds !

Qu'on me donne un autre verre, car le premier, je
l'ai déjà tout bu !

Qu'on me donne toute la terre et pour aucun autre
usage, sinon pour que je danse dessus !

Tout ce dessin compliqué que l'œil déchiffre et les
lignes entrelacées de l'univers,

En voici la cause même tout à coup au beau milieu
qui bondit et cet être qui se détend de toutes
parts, comme un éclair !

Qu'on me donne ce corps multiple aussi prompt
que le cerveau qui pense,

Non plus un homme ou une femme, mais l'ivresse
de l'esprit qui danse,

Et cet œil noir qui me fait signe, et ce corps devant
nous qui se fait et qui se défait.

Et qui se reprend et se renoue et qui claque dans la
foudre comme un fouet !

Paris, 28 mai 1919.

JACQUES RIVIÈRE

Nouvelles de Jacques Rivière, il est mort, sur le
bateau ce matin comme nous quitions l'Afrique.
Un de plus qui s'est séparé de moi sans mot dire
comme jadis Charles-Louis Philippe,
Et sans aucune réponse à cette affirmation trébu-
chante et bégayant témoignage à Dieu que nous
ne pouvons pas empêcher d'exister
Que cette bouche amèrement tordue et ce regard
d'interrogation et de perplexité.
« Il y a quelqu'un pour vous qui est là et qui reste
éternellement à sa place.
Mais moi ne m'empêchez pas de sentir en moi cette
complicité avec ce qui se passe,
Cette attente à contre-courant, cette entente avec
les choses qui arrivent.

Je n'ai rien à refuser, laissez-moi dans mon entière pureté négative.

Les œuvres acquises, c'est du plomb, on peut les tenir dans sa main et les juger.

Mais toute cette pensée en train de naître comme de l'eau, la comprendre, comme faire sans y participer ?

Tout ce bruit en train de devenir une parole, c'est peut-être intéressant après tout. Qui est-ce qui sera là pour comprendre si je tourne court ?

Qui est-ce qui sera là pour entendre si je me laisse entièrement gagner par un Dieu sourd

Dont je n'ai senti le travail sur moi fibre à fibre que trop pendant ces quatre ans de prison avancer ?

Pourquoi vous donner tant de mal, cher ami ? tout ce que vous dites, je le sais.

Patiencez un moment. La porte ne ferme pas pour moi aussi bien que vous le croyez.

Il n'y a qu'à me regarder pour voir à quoi j'ai donné consentement.

Tout ce que vous dites que vous savez, et moi je sais que je le saurai mieux que vous dans un moment. »

LA ROUTE INTERROMPUE

Il y a longtemps que je suis parti ; et la Route commençait bien dans le décor officiel et régulier, Un rond-point avec la statue de la République au milieu, et le Lycée à droite, et l'Administration à gauche, et les rues à perte de vue de toutes parts s'enfonçant dans le Capital immobilier. En avant ! Il y a une borne tous les cent mètres et les endroits sur la carte d'avance sont piqués avec une exactitude astronomique, C'est à peu près aussi facile de se perdre pour moi que pour un bœuf dans le couloir d'un abattoir mécanique.

Pourtant je n'avais pas fait dix mille pas que déjà je ne savais plus où j'étais.

Sans doute que j'ai dormi en marchant, il me sem-

ble que j'ai traversé vaguement une forêt...
La Route était à elle-même si pareille qu'on ne la voyait plus.
Maintenant il faut que je me débrouille tout seul au travers de ce pays inconnu.
Inconnu ? pas autant que mes yeux voudraient me le faire croire, il y a quelque chose en moi qui sait que le paysage a un sens.
Un invisible courant peu à peu me rend les repères et les distances.
Quelque chose guide mes pieds et je sens que de ce sol à mes semelles il y a une ancienne habitude.
Et voici soudain le dallage que je heurte sous l'herbe rude.
Mon pas pour quelques mesures se lie à ce mouvement tout préparé qu'on lui offre.
Les arbres sur les talus alignés s'entendent pour une double strophe
Qu'un tronc à la renverse par endroits entrecoupe de son insulte.
Et cette borne effacée sous les ronces de quelque terme inconnu indique la distance occulte.
Puis tout finit vaguement peu à peu dans le savart et le marécage.
Il n'y a plus qu'à buter et boiter et béquiller comme je peux jusqu'au prochain village

Où parmi ses poteaux-télégraphe (le bâton du pèlerin moderne) m'attendait

La Grande Route officielle sans accident qui détaille à toute vitesse et qui brait !

Et certes en ce qui est du macadam l'Etat, secondé par les prestations de la commune,

Dépense assez d'argent pour qu'on ait le droit de s'attendre que tout de même il ait plus de consistance que le clair de lune.

Et le corps des Ponts et Chaussées n'a pas de trait commun avec le Renard malicieux

Qui, un gros rouleau de soie blanche sur l'épaule, s'en va de ville en ville, tendant un chemin pour les dieux.

Comment donc expliquer que dans tous les pays divers où elle a pris sur elle de me conduire, cette Route considérable, souvent.

Comme si elle s'éteignait sous mes pieds tout à coup m'ait manqué et m'ait laissé en plan ?

Et toujours, je n'ai pas eu longtemps à chercher, piste que le vent du désert a mise à nu,

Lacet qu'un éboulement a coupé, pont sur une rivière disparue,

Chaussée dans la fougère tropicale que rudoient les éléphants,

Cependant que les singes à grands cris là-haut,
comme des saltimbanques dégringolent dans
le Soleil levant,

Mais toujours je ne sais comment reliés sous la
brousse et sous le sable,

J'ai trouvé les fragments sacrés de la Route ineffa-
çable,

A moins que je ne me sois aperçu qu'au piéton
moderne mêlant le cortège immémorial de ses
Rois,

L'une des Routes s'unissait à l'autre, et je marchais
sur toutes les deux à la fois !

Celle qui vient de chez les hommes et qui ne conduit
pas autre part que chez les hommes,

Il y a combien de temps que j'en suis toutes les
étapes, depuis Paris jusques à N.-sur-X. et de-
puis Pékin jusqu'à Rome ?

Et qu'apporte-t-elle, je vous prie, à la campagne
d'un seul trait qu'elle annule et aux villes qu'elle
coupe en deux,

— Un demi-pied plus bas que la terrasse des cafés
où la compagnie est assise de ces dames et de ces
messieurs,

Aux bourgs où des rangées de boutiquiers des deux

côtés la surveillent, aux bureaux et chalets de nécessité, halles et marchés, octrois, industries et petites exploitations rurales,

Qu'elle engloutit impartialement derrière elle sous la poussière de ses sandales.

Sinon, par cette surface facile qui engage la roue et le pied,

Et par la porte qu'elle ouvre, et par la ligne qu'elle trace et le mouvement où nous sommes attirés,

L'invitation à partir et l'impossibilité en aucun endroit d'être arrivé ?

Impossible de s'arrêter, elle continue.

Pas d'avare en colimaçon jutant au bout de la plus sombre rue,

Pas de moulin dans le brouillard noyé, pas d'hôtel coiffant un pic ridicule,

Qu'elle n'aille à droite et à gauche rechercher et repêcher par toutes sortes de sentiers et tentacules.

On peut dire que c'est bien desservi ! Ca serait beau de nos jours, le plus petit patelin à son aise qui ne communique

Avec cinquante mille autres nids à croquants, tous indistinctement identiques,

Et qui fumeraient leur fumier en paix, si la route n'était là pour démontrer

Qu'il est non seulement agréable et facile, mais indispensable de s'en aller !

L'autre Route, — mais d'abord il faut comprendre ces trois ou quatre Continents pour l'habitation des hommes comme des châteaux

Que Dieu à la ressemblance de ses étoiles dans le Ciel a plantés au milieu des eaux.

Impossible de rien expliquer à part : l'importance de l'ouvrage principal, et la disposition des pavillons et répliques, l'aménagement des versants et des ouvertures,

Le dessin des arêtes et des côtes, l'emploi des matériaux selon leur nature,

Tel détail complaisamment traité, cependant tout ne fait qu'un dans l'ensemble de l'architecture.

Et ce n'était pas seulement un théâtre pour l'histoire future qu'il s'agissait de préparer,

Pour les peuples qu'on répand flot sur flot dans cette machination de couloirs, de compartiments et d'escaliers,

C'est un Temple que nous habitons et non pas une construction utilitaire.

Un autel entre les quatre Points cardinaux dans la libation éternelle de la Mer !

Comme ce chemin au milieu des Alpes que la compagnie du P.-L.-M. a construit

Retrouvons entre ces terrasses passage d'où l'on est en balcon sur le Paradis !

Envisageons cet édifice intérieur que Dieu a fait pour la célébration de Ses Mystères,

Avant que l'homme l'ait profané et qu'Il n'ait tapé dedans à coups de tonnerre !

Sous le chaos accidentel le plan demeure indestructible,

Et c'est lui dont par toute la terre j'ai relevé quelques traits lisibles,

Le chemin qui à travers l'œuvre de Dieu promène l'explorateur sans cesse retrouvé et reperdu,

Et dont j'essaye en vain bout à bout de rejoindre les fragments interrompus,

Celui que pour la bénédiction de toute la terre jadis suivit Melchisédech, roi de Salem,

Avant que le père des peuples Abraham, comme un tapis de prières ne l'eût roulé entre ses mains humaines !

Mais qu'importe une Route ou l'autre ! Il s'agit toujours de distances et de proportions,

Que ce soit des hommes entre eux que l'on m'ait mis à relever la position,

La répartition des masses physiques et des charges spirituelles,

Ou qu'il me faille, citoyen de cette Eglise terrestre, à travers tant de matériaux dispersés,

Retrouver les points d'appui un par un de notre cathédrale effondrée.

Mais toujours je n'ai pour instrument que le déplacement pénible et lourd

De ce corps d'un pied sur l'autre vacillant en un pas toujours trop lent ou trop court,

Et mon rôle est d'essayer de prendre par surprise, en ces points où les Deux Chemins en se croisant font subitement quatre Voies

Cette Création que Dieu a réussie d'un seul coup et ces choses qui n'existent qu'à la fois.

Trouverai-je dans ma feuille de route une clause quelque jour qui me permette

De me dérober à l'appel inflexible des kilomètres Et de fouler ce sol neutre enfin où le sillon par avance caché ne m'attende d'aucun devoir ?

Au lieu de ce texte à déchiffrer mot par mot, que l'on me donne la mer à boire !

La volonté de Dieu, non plus pour un moment solide, et selon que tous ces plans et reliefs et découpures la divisent et l'interprètent,

Mais telle quelle, à l'état humide, la présence à
l'intérieur de tout, qui pousse, qui ausculte et
qui pénètre,

Et maintenant là, à ma disposition, en cette chose
bleu-noire apparue, les Eaux en un seul poids
réunies,

La grande fosse à mouvement et le membre essen-
tiel de la Vie !

Plus besoin de ce mètre à chaque instant coupé que
j'essaye de reprendre bout à bout,

Je tiens le centre, je suis là, un seul battement de
ce cœur énorme ouvre tout !

Mon cœur, à ce battement de la route énorme,
s'attend et s'accoutume peu à peu.

O Mer, que je te désire ! et mon âme, par tout ce
qu'il y a en moi d'humide je touche à Dieu !

Chuzenji, juillet 1923.

TABLE

Pages

Verlaine.	7
A la mémoire de Georges Dumesnil.....	17
Ballade.	21
A la mémoire de l'abbé Daniel Fontaine.....	25
Sainte Cécile	29
Saint Georges	33
Saint Joseph	39
Sainte Colette.....	43
L'Architecte	47
Sainte Thérèse.....	65
Sainte Geneviève.....	83
Poèmes au verso de Sainte Geneviève.....	109
Saint Louis.....	123
Saint Martin.....	145
Ode Jubilaire pour le six-centième anniversaire de la mort de Dante.....	169
Dessins	195
Jacques Rivière	197
La route interrompue.....	199

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 13 JUILLET 1946
PAR F. PAILLART
ABBEVILLE (D. 1215)

(O. P. L. 31.0832)

N° d'édition 481

Dépôt légal : 27-2-26.



3 9001 01046 0171

BARCODE
INSIDE

